



**Université de Montréal**

*Histoires possibles et impossibles*

**suivi de**

*Le narrateur dans le texte fantastique*

**par**

**Christopher Carzello**

**Département des littératures de langue française**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures**

**en vue de l'obtention du grade M.A. en littérature de langue française**

**Août 2013**

**© Christopher Carzello, 2013**

**Ce mémoire intitulé :**

*Histoires possibles et impossibles*

**suivi de**

*Le narrateur dans le texte fantastique*

**Présenté par :**

**Christopher Carzello**

**a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :**

Jean-Philippe Beaulieu

Président-rapporteur

Catherine Mavrikakis

Directrice de recherche

Mirella Vadean

Membre du jury

## Résumé

Six courts récits, qui peuvent n'en former qu'un, se penchent sur les possibilités de la voix narrative (à la troisième personne, au « je », au « nous », au « tu »). Ils réfléchissent sur l'acte de création comme construction et sur les effets de la narration. Pour preuve, le dernier texte reprend intégralement le premier. Le fantastique surgit au moment de l'hésitation du lecteur devant la nature des faits qui lui sont présentés. C'est avec les différentes instances que composent les destinataires et les destinataires du récit que ce texte joue.

La voix narrative, dans un texte fantastique, a une grande importance et doit créer une tension chez le lecteur, qui n'arrivera pas à trouver une explication pour certains aspects du récit. Le narrateur, souvent au « je », se confond avec un personnage. À l'aide de l'analyse du déroulement de l'intrigue et des procédés narratifs utilisés dans trois nouvelles : *La Vénus d'Ille* (Mérimée), *Apparition* (Maupassant), *Ligeia* (Poe), nous cherchons à montrer le rôle du narrateur dans le texte fantastique.

Mots clés : Mérimée, Maupassant, Poe, XIX<sup>e</sup> siècle, création littéraire, métarécit, fantastique, voix narrative, narrateur.

## Abstract

Six short stories, which can be grouped into one long story, provide different styles for the narrator: a third-person narrative, an ‘‘I’’ narrative, a ‘‘we’’ narrative, and a ‘‘you’’ narrative. This particular text is a reflection about the act of creating as a progressive construction as well as a reflection on the effects of narration. As a concrete proof, the last part is identical to the first one, but having the whole story in mind gives the same text a different meaning. The fantastic mood emerges with the reader’s hesitation of how to interpret the facts that are presented to him. Globally, this text plays with the instances that provide a literary text and the ones that receive it.

The narrative in a fantastic text is very important, and has to create tension in the reader, who will not be able to explain certain aspects of the story. Often, the plot is told in the first person, hence merging the narrator with a character, thus creating a double personality. We try to shine the light on the role of the narrator in a fantastic text by analyzing how the plot unravels and which narrative methods are used in three short stories: *La Vénus d’Ille* (Mérimée), *Apparition* (Maupassant), and *Ligeia* (Poe).

Key words: Mérimée, Maupassant, Poe, nineteenth century, creative writing, meta text, fantastic, narrative voice, narrator.

## Table des matières

Résumé _____	ii
Abstract _____	iii
Remerciements _____	v
<b><i>Histoires possibles et impossibles</i> .....</b>	<b>1</b>
Les limbes _____	2
Le livre prend vie _____	12
I. _____	12
II. _____	16
III. _____	18
IV. _____	21
Une intrigue? _____	24
Le narrateur perd pied _____	47
Le lecteur pris au piège _____	66
Reprise des limbes (ou comment on ne lit jamais deux fois la même histoire) ____	80
<b><i>Le narrateur dans le texte fantastique</i>.....</b>	<b>90</b>
Introduction _____	91
Quelques considérations sur <i>La Vénus d'Ille</i> _____	94
<i>Apparition</i> ou le narrateur perturbé/perturbant _____	101
La remise en question du narrateur de <i>Ligeia</i> _____	112
Conclusion _____	123
Bibliographie _____	127

## Remerciements

J'aimerais d'abord remercier ma directrice de maîtrise, Catherine Mavrikakis, sans qui ce projet de roman, d'emblée complexe et improbable à réaliser, n'aurait jamais vu le jour. Merci pour sa patience tout au cours de cet ardu processus d'écriture, merci de ses conseils, toujours judicieux, merci de ses commentaires sans détours et merci d'avoir cru en ce projet.

Merci à mes parents de toujours me soutenir dans tout ce que j'entreprends, d'être toujours à l'écoute et de toujours avoir hâte de lire ce que j'écris.

Merci à mon entourage d'être présent pour moi quand j'en ai besoin et merci de m'encourager.

Finalement, merci du fond du cœur à tous ceux qui prendront le temps de lire ce roman.

## *Histoires possibles et impossibles*

*Reviendra le nœud de causes en lequel je suis imbriqué.  
Moi-même, j'appartiens aux causes de l'éternel retour.  
À jamais je reviendrai pour cette même et identique vie,  
dans le plus grand et aussi bien le plus petit.*  
Nietzsche



## Les limbes

Ils ne savent pas où ils sont, ni où ils vont, tous les cinq. Comment pourraient-ils le savoir? Ils sont dans le lieu où les idées commencent, où les univers naissent. Ils débutent leur existence ou terminent leur vie. Tout dépend du lecteur, qui amorce sa lecture avec ce chapitre ou non.

Ils se regardent mutuellement tous les cinq : Simon, Kurt, Michel, Ariane, le Dr Robert.

Ce sont leurs noms, mais ils ne signifient encore rien pour aucun d'entre eux.

Malgré leur personnalité distincte, ils agissent comme une masse. Ils regardent autour d'eux, mais ne voient que du blanc à perte de vue. Ils sont encore dans les pensées du Créateur ou du lecteur. Toutefois, ils prennent forme peu à peu. Ils émergent d'un long sommeil : celui de la conception. Leurs traits se définissent graduellement. Le visage de Kurt prend sa forme arrondie, ses cheveux noirs et ses yeux bleus. Simon se découvre un esprit analytique. Ariane et Michel se jaugent l'un l'autre. Ils pensent que quelque chose se développera entre eux. Peut-être que ce couple est mort. Peut-être qu'ils tous morts. Qui sait?

Sont-ils au début de leur existence ou à la fin? Sont-ils à l'endroit où les idées qui ont pris forme retournent à l'état d'idées? Là où les rêves se terminent? Là où ceux qui ont chéri durant un moment des personnages les abandonnent à leur sort?

C'est possible.

Ils étirent leurs membres ankylosés et se lèvent. Ils aimeraient se parler, mais ne trouvent rien à se dire. Quoi qu'il en soit, s'ils sont là, c'est que leur vie respective est liée d'une manière plus ou moins intense. Forcément.

Ils croient se connaître, mais échangent tout de même leur nom et se posent quelques questions. Ils se font des remarques les uns sur les autres.

Le docteur s'enquiert du lieu où ils se trouvent tous. Simon dit qu'il a l'impression d'avoir déjà vu le médecin. Kurt affirme connaître ou avoir connu Simon. Ariane ajoute qu'ils sont tous dans un non-lieu.

À mesure qu'ils poursuivent leurs échanges, ils commencent à être mieux définis. Ils évoluent peu à peu en personnages. Mais ça, ils ne le devinent pas.

Tout ce qu'ils croient avoir vécu ou ce qu'ils vivront n'est ou ne sera que le résultat de l'imagination. Ils ne sont que des marionnettes dans le Grand Projet du Récit.

Il faut espérer que cette triste réalité ne leur parviendra jamais, car ils pourraient se rebeller. L'instrument du maître a déjà voulu prendre le pouvoir et tout a failli très mal tourner.

Les cinq personnages se mettent à converser de nouveau. Simon interroge le médecin sur sa spécialisation. Le docteur Robert croit qu'elle est liée à la parole. Kurt ajoute un commentaire. Ariane renchérit, mais Michel se fâche et leur dit qu'ils devraient plutôt tous se concentrer sur le moyen d'être ailleurs.

Ils commencent à s'interroger sur la manière dont ils sont arrivés là. Ils tergiversent en émettant des suppositions plus inutiles les unes que les autres. Finalement, le docteur Robert propose de cesser leur questionnement futile et de marcher.

Ils avancent donc, mais n'ont pas l'impression de progresser à travers cette immensité blanche qui rappelle certains blizzards où ciel et horizon se confondent en hiver.

Mais eux, ils ne pensent pas à ça. Il n'y a pas de saison ici. Ou peut-être est-ce la cinquième saison? La saison entre le cycle des saisons?

Ils aperçoivent soudain un point noir, très loin devant eux.

Pendant qu'ils marchent lentement vers ce point, ils réfléchissent à leur état : sont-ils morts? Sont-ils vivants? Sont-ils dans un entre-deux indéfinissable?

Le point noir gagne en diamètre. À chaque pas qu'ils font, cette tache devient un peu plus large, un peu plus imposante. Les personnages commencent même à distinguer des formes floues, des nuances de couleurs sombres. Ce qui est sûr, se disent-ils, c'est que quelque chose existe au bout de leur périple.

Tantôt, ces cinq formes n'étaient que des idées. Plus elles avancent, plus elles se complexifient. Elles grandissent vite. Leur personnalité commence même à se construire.

Tout à coup, leur destination cesse de se rapprocher.

Les personnages se rendent compte qu'ils sont coincés, bloqués dans le domaine de l'hypothétique.

Quelque chose d'inquiétant se produit. Sous leurs pieds, un disque plus noir que le néant se forme et prend de l'expansion.

Le docteur Robert regarde le phénomène se produire avec un intérêt apparent. Simon essaie de s'éloigner, de sortir de l'espace du disque. Rien n'y fait. Kurt inspire profondément et sa curiosité est piquée. Michel et Ariane n'affichent aucune expression et demeurent silencieux, leur regard respectif fixant l'expansion du trou béant.

Des êtres indéfinis aux formes incompréhensibles commencent alors à surgir des ténèbres et à se placer en cercle autour d'eux.

Leur individualité prend de plus en plus d'importance. Chacun des personnages réagit maintenant de façon distincte. La masse plus tôt indéfinie se précise à présent.

Ariane, effrayée facilement, tente de se faire oublier. Kurt est pour sa part complètement mystifié par ces formes qu'il ne peut pas encore comprendre.

Ce qui se construit devant leurs yeux est la hantise de tout Créateur. Ici, toute chose peut sombrer à jamais et être oubliée. C'est le domaine dans lequel on peut perdre ses idées ou ses personnages.

Malheureusement, des milliers de projets tombent constamment dans l'abîme d'où s'extirpent en ce moment ces créatures.

Les personnages remarquent que certaines de ces entités sont magnifiques, d'autres effrayantes. Ils examinent la forme incohérente qui se referme peu à peu sur eux. Des êtres sont constitués seulement d'un membre, comme cette main ayant des ongles en acier ou cet œil doté du pouvoir de voir le passé.

Simon est fasciné par deux têtes qui se regardent mutuellement et s'échangent toujours les mêmes répliques. Une tête est celle d'un vieil homme avec des lunettes et l'autre, celle d'un jeune au regard rieur. Inlassablement, la jeune tête dit à la vieille : « Vous savez monsieur, qu'il est heureux l'élève qui, comme la rivière, peut suivre son cours sans quitter son lit. » La vieille tête répond alors avec un air de dédain : « Ouais, et tout comme la rivière, il coule. » Simon rit, et le même échange recommence entre les deux têtes.

Certaines entités ne sont même pas des êtres humains, mais plutôt des images, des concepts. Kurt s'y intéresse particulièrement. Il regarde tour à tour les images d'un monde où presque tout est inversé (les gens vivent la nuit et dorment le jour, etc.), d'un homme qui se réveille et est le

seul personnage dans son univers, d'une peinture qui fait s'écrouler de douleur ceux qui la regardent.

Cette dernière image remue quelque chose en Kurt.

Ariane, elle, porte plutôt son regard sur des êtres qui sont des humains ou des animaux à part entière. Leurs traits sont extrêmement bien définis, jusqu'au moindre pli sur le front ou poil rebelle. Ceux-là ont tous une caractéristique particulière, remarque Ariane, comme cet homme à quatre bras ou ce chien rouge capable d'enflammer tout son pelage.

Ce sont tous des débuts d'idées, d'histoires, de personnages, de répliques, abandonnés par leur Créateur.

Les cinq personnages se demandent comment ils pourront exister. Ils ne savent pas qu'ils n'ont aucune emprise sur quoi que ce soit.

Ils sont intrigués et interrogent ceux qui maintenant se sont regroupés en un petit cercle autour d'eux si bien qu'ils ne peuvent plus avancer.

Lorsque Kurt demande à l'un d'entre eux qui ils sont, un homme lui répond dans une langue que personne ne comprend, sauf le docteur Robert. Celui-ci explique que l'homme est atteint d'une srevne chronique qui le fait parler en inversant les lettres et l'ordre des mots. Il ajoute que l'homme vient d'expliquer qu'ils sont tous des idées avortées errant dans ce lieu depuis leur Création.

Si le Dr Robert commence déjà à formuler des diagnostics, c'est que sa personnalité évolue à vue d'œil. Celle des autres aussi, forcément.

Une conversation cacophonique a alors lieu. Les quatre autres personnages bombardent le docteur de questions : Qu'est-ce qu'une idée avortée? Depuis combien de temps les autres sont là? Est-ce qu'ils savent où nous sommes?

Les entités qui entourent les cinq personnages décident d'intervenir et le groupe apprend alors avec stupéfaction que le trou au-dessus duquel ils se trouvent à présent s'appelle les Limbes des idées potentielles. C'est l'endroit où errent toutes les idées (bonnes ou mauvaises) qui ne prennent jamais forme.

Le néant qui se trouve sous vous vous avalera, explique l'homme, traduit par le docteur Robert, si le projet qui vous a fait naître est abandonné. Si ce qui vous a fait apparaître voit le jour, vous pourrez parvenir à une existence réelle.

Lorsqu'Ariane demande ce qui se trouve dans l'espace sombre au loin, l'homme répond évasivement que c'est leur univers commun à eux cinq, celui dans lequel ils évolueront si la vie leur est donnée.

On leur explique ensuite que certaines entités tombent dans les Limbes, puis finissent par en surgir. Rien n'est certain dans cet endroit. On peut y rester un instant ou une éternité.

Les cinq personnages ont un sursaut de terreur à cette annonce. L'homme les rassure en leur expliquant que le temps n'a pas cours dans l'endroit d'où ils viennent. Rien dans les Limbes n'a une vraie conscience. Simon ouvre la bouche pour poser une autre question, mais l'homme l'interrompt en disant qu'ils doivent maintenant tous se taire et attendre.

Attendre de voir s'ils vont suivre les autres entités dans le néant des Limbes ou continuer leur chemin.

Plus rien ne bouge. Un instant passe. Ou peut-être l'éternité. Ils ne savent pas.

Arriveront-ils un jour à destination ou seront-ils à jamais coincés dans cet endroit indéfinissable, où toutes les possibilités naissent, où tous les livres non-écrits attendent de voir le jour, où tous les livres déjà écrits attendent de renaître entre les mains d'un lecteur?

Au bout d'un certain temps, le temps nécessaire au Créateur pour retrouver son inspiration ou à un lecteur pour décider de prendre le livre, le disque de néant qui était sous leurs pieds commence à se rétrécir. Les autres entités y tombent une à une jusqu'à ce que les cinq personnages se retrouvent seuls à nouveau dans l'espace immaculé.

Ils se remettent finalement en route.

À mesure qu'ils progressent, la forme sombre au loin augmente en précision et en intensité. L'obscurité devant eux s'élargit à chaque pas et finit par former un mur qui occupe tout l'horizon. Ils remarquent alors que cette obscurité est en fait la bordure d'une forêt. Une forêt qui s'étend à perte de vue de chaque côté. Simon se retourne et est stupéfait de constater qu'il n'y a plus rien derrière eux. L'infini immaculé a fait place à un océan noir comme une nuit sans lune.

Ils ne pourraient pas revenir sur leurs pas même s'ils essayaient.

Ariane n'aime pas du tout l'idée de ne pas avoir la possibilité de rebrousser chemin, Michel non plus. Tous deux, perspicaces, disent avoir l'impression d'être contrôlés. Kurt s'avance d'un air indifférent.

Ils s'aventurent donc dans la forêt.

Le sentier humide, couvert par des épines de sapin mortes, craque sous les pas. L'odeur de l'eau mélangée à la terre est accueillante. Partout autour des personnages en devenir, il n'y a que des milliers d'arbres dont les feuilles laissent tomber des gouttes ici et là. Une faible lumière orangée, s'apparentant à celle du soleil couchant, filtre entre le feuillage. Les personnages sont

ébahis par la beauté triste de l'endroit. Par moments, ils aperçoivent des formes plus ou moins distinctes qui semblent errer entre les arbres.

Il est vrai que cet endroit est à la fois magnifique et désolant.

Finalement, Ivanoé, la voix narrative, vient à leur rencontre et les accueille d'un ton neutre en leur expliquant qu'il sera leur guide. S'ils sont arrivés jusqu'ici, ajoute-t-il, c'est qu'ils sont sur le point d'exister, pour la première fois ou non. Il faut qu'ils acceptent leur statut de personnages, leur dit-il.

- C'est insensé! Nous sommes des véritables personnes, pas des personnages! renchérit le docteur Robert.

- Vous croyez? Où étiez-vous avant d'être ici? Quel âge avez-vous? Comment savez-vous ce que vous savez? Toutes les questions auxquelles vous ne pouvez pas répondre, c'est qu'elles n'ont tout simplement pas eu de réponse encore. Peut-être n'en auront-elles jamais, dit Ivanoé d'un ton indifférent. En fait, vous passez par ici chaque fois que vous êtes en transition entre la fin et le (re)commencement de votre histoire.

- Vous voulez dire que ce n'est pas la première fois que nous sommes dans cette forêt?! demande Ariane.

Ivanoé ne répond pas. Il demande aux personnages de regarder plus loin et leur explique que ce qu'ils voient est le ciel de leur univers, celui dans lequel ils évolueront. Il est sombre pour le moment, ajoute-t-il, car votre histoire se déroule la nuit. En grande partie, du moins.



Ils continuent à suivre Ivanoé sans dire un mot. Les arbres deviennent de plus en plus rares. Sur leur gauche, ils finissent par remarquer les détails d'un village. Au loin, sur une colline dominant les environs se dresse un vieux bâtiment lugubre. Devant eux, à leurs pieds, il y a une structure rigide qui est d'une couleur différente de celle du sentier où ils marchaient. La structure provient du village qu'ils ont vu et se continue vers la droite, dans les ténèbres de la forêt. Ivanoé leur explique que cette construction est en fait la route créant le seul lien entre leur monde et l'extérieur. S'ils la suivent du côté droit, ils n'existeront tout simplement plus dans l'univers. Ariane demande s'il est possible de revenir dans l'univers une fois que l'on en sort. Ivanoé lui répond que l'exil et le retour d'un personnage dépendent de la volonté du Créateur.

De l'autre côté, termine-t-il, cette route mène à l'existence romanesque.

Dans le ciel, les étoiles commencent à scintiller et les personnages peuvent apercevoir la pleine lune orangée monter lentement dans le ciel nocturne.

Ivanoé s'immobilise et se tourne vers eux. Après un instant de silence, il leur annonce qu'ils sont arrivés au moment où tout (re)commence, qu'ils doivent tous se séparer et qu'ils ne conserveront aucun souvenir du cheminement qu'ils viennent de faire ensemble.

Sous le regard ahuri des personnages, quatre Ivanoé se matérialisent aux côtés du premier.

- Chaque moi vous guidera tout au long de votre progression, explique celui-ci, mais vous n'aurez pas conscience que j'existe. Du moins, j'espère. Peut-être serai-je même en vous... S'il n'y a pas de question, termine-t-il, je vais sans plus tarder vous conduire à ce que j'appelle votre point de départ.

- Est-ce qu'on peut savoir comment notre histoire commence ou de quoi elle parle? demande Ariane d'un ton curieux.

Ivanoé ne peut réprimer un sourire. Il est manifestement content qu'un personnage lui pose cette question.

Il adore cette étape, la seule où il peut librement être en contact avec ceux qu'il guide et leur montrer quelle sera la voie. Il apprécie ce court instant même si les personnages l'oublient tous.

Ivanoé ne peut résister à la tentation de leur donner un indice. Ils sont suspendus à ses lèvres à mesure qu'il récite : « *Ça se passe dans une ville pareille à toutes les autres : à la fois unique et commune. Une nuit, il était trois heures du matin lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans le petit appartement de Simon.* »

- Ça commence vraiment comme ça? demande Simon, visiblement heureux que l'action semble débiter avec lui.

- Pas vraiment. C'est une histoire particulière. Elle n'a pas de début ou de fin précise. Mais c'est vrai que ça ferait un bon début de roman. Peut-être même qu'il existe déjà... Quoiqu'il en soit, *j'espère qu'un jour, quelqu'un lira ces mots. Mes mots.*

- Je suis sûr que cette phrase m'est familière, commente Kurt.

Le moment est venu pour les personnages de partir.

Tout juste avant de les conduire tous les cinq vers ce qui deviendra leur univers narratif, celui qui contiendra leur vie, leurs émotions, Ivanoé et ses répliques passent rapidement leur main droite au-dessus de la tête de chaque personnage pour effacer leurs souvenirs.

De ton côté, lecteur, *quand tu lis ces mots, tu as déjà plongé dans l'univers que l'on veut te faire visiter.*

Finalement, quand tous les personnages sont partis, le dernier Ivanoé affirmé d'un ton solennel : « Ils ont tout oublié, mon Créateur. Ils ne savent pas où ils sont ni où ils vont, tous les cinq. »

## Le livre prend vie

### I.

J'espère qu'un jour, quelqu'un lira ces mots. Mes mots. J'espère qu'on pourra en saisir le sens, car il me semble y avoir une rupture trop grande entre les phrases qui apparaissent sur le papier et le fond de ma pensée. Comme si l'idée perdait de sa force en devenant image. Comme si la voix masquait sa vérité par des termes mensongers... Il est vrai que les mots *peuvent* être menteurs, surtout avec ce que je m'appête à raconter. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à distinguer le réel de l'irréel, la fabulation du concret, l'étrange du surnaturel.

En aucun cas puis-je garantir, lecteur, la véracité de ce que tu t'appêtes à lire.

L'histoire que je me prépare à coucher sur papier est floue et étrange. Il serait tellement facile de ne pas croire aux événements qui me sont arrivés... Se moquer est aussi aisé que croire est ardu.

Je ne m'attends pas à ce que tu aies foi en moi, lecteur, mais je dois faire ce récit, ne serait-ce que pour apaiser ma conscience rongée par le doute. Ai-je rêvé? Ai-je vécu? Offre-moi ton jugement, lecteur, car le mien ne saurait trancher.

J'étais au salon, plongé dans une lecture qui m'absorbait complètement. C'était la première fois que cela m'arrivait. Il faut comprendre que dans cet état, qui se trouve quelque part entre le songe et l'éveil, le temps n'a plus cours. On ne vit que par l'histoire du roman qui nous habite, que *nous* habitons. Il y aurait des pages de réflexion à rédiger sur le sujet, mais disons simplement que je n'étais plus tout à fait conscient du monde qui m'entourait.

J'ignore depuis combien de temps j'étais ainsi immergé lorsque mon regard se détacha à contrecœur de l'univers fictif dans lequel je baignais.

La maison dans laquelle je résidais était calme, comme à l'habitude. L'horloge émettait son tic-tac métronomique dont le rythme régulier me parvenait faiblement de l'étude.

Tiré de l'espace-temps du roman contre mon gré par un cou endolori, je n'arrivais toutefois pas à m'en détacher totalement. Le sommeil commençait néanmoins à me gagner. À travers la fenêtre, je voyais la lune printanière épandre sa lueur argentée dans le petit champ qui entourait ma maison isolée.

Même accablé de fatigue, j'étais incapable de poser le livre et de remettre la lecture au lendemain. Il est de ces ouvrages qui nous enveloppent et nous font regretter de ne pas être le personnage imaginaire plutôt que le lecteur de chair et d'os qui le déchiffre. Cette catégorie de livre ne nous laisse aucun répit. Nous dévorons les mots à la manière d'un ogre et la mort de notre propre mère ne saurait nous éloigner du récit qui nous occupe. Tel était mon sentiment avec ce livre. Mes yeux avaient peine à lire une phrase complète sans se fermer et pourtant, une force inexplicable m'empêchait d'abandonner le roman. Mes mains se cramponnaient aux pages comme un naufragé à une bouée de sauvetage. C'était la première fois que je ressentais quelque chose de similaire avec un ouvrage, comme je l'ai dit plus tôt. J'avais toujours cru les simples mots impuissants pour décrire une situation, une douleur, un endroit avec précision.

Mais ce livre, lecteur, était différent. Très différent. Quand on trouve un livre qui crée l'effet dont je viens de parler, on ne peut le lâcher. Par la suite, toutes les lectures cherchent à retrouver cette première extase, ce premier moment d'oubli. Je n'ai pas lu les mots de ce livre, je les ai *vécus*.

Un ami m'avait recommandé ce livre en me prévenant qu'il avait l'effet d'une drogue. Je comprenais la pleine portée de ses mots à présent. C'était un ouvrage sans titre qui semblait avoir au moins cinquante ans. Mon ami lui-même ignorait d'où il provenait. L'histoire suivait l'évolution d'une femme, Anna, dans diverses mésaventures. Ma fantaisie avait divinisé celle-ci. Je voyais en elle la créature parfaite, l'amante promise. Elle était la réponse à toutes mes chimères, la réalisation de toutes mes espérances. Un être qui jamais ne blesse, jamais ne part. Je n'ose en dire plus sur elle pour l'instant, de peur de diminuer sa beauté aux yeux de mon propre lecteur. Qu'il se figure l'idée de la plus belle personne sur lequel il lui eût été donné de poser le regard et il verra ce qu'Anna représentait pour moi. Je ne veux m'aventurer à expliquer l'histoire non plus. Il faut tout simplement lire pour comprendre.

Je m'endormis durant un moment. L'horloge sonna une heure du matin. J'ignorais depuis combien de temps j'étais dans cet état de torpeur qui précède le sommeil profond. Le livre gisait au pied du canapé. En le ramassant, je remarquai que quelques mots étaient complètement délavés.

« Je regarderai quels sont ces mots demain », me dis-je avant de marquer la page d'un signet et d'aller au lit. Je sombrai immédiatement dans l'abîme du rêve.

J'étais capitaine d'un grand vaisseau taillé dans l'or massif, mais j'étais seul à bord. La mer était sombre, éclairée par un soleil noir. Un goéland se faisait entendre au loin. Soudain, un homme émergea de la cale et avança lentement vers moi. Son visage semblait rongé par le chagrin des années. Ses paupières étaient closes. Je voyais sa bouche monter et descendre, mais le discours qu'elle débitait m'était inintelligible.

Soudain, les yeux de l'homme s'ouvrirent, plus obscurs que le soleil dénué de lumière qui flottait dans le ciel.

Des yeux noirs comme une nuit sans lune.

J'étais figé par la peur. Le vieillard découvrit une bouche édentée qui s'étira en un rictus lugubre. Il me pointa la proue, qui tanguait d'une manière inquiétante. Elle craquait dangereusement et menaçait de se rompre. En fait, le bruit fut si strident qu'il me réveilla.

C'est suite à ce rêve fou, lecteur, que quelque chose est entré dans ma vie.

C'est à partir de ce moment que je ne peux assurer la véracité de ce qui m'est arrivé.

Mes paupières levèrent le rideau qu'elles formaient. Tout était calme dans la chambre. Seul le vent nocturne sifflait entre les feuilles naissantes de l'arbre en bordure de mon logis. Je me relevai dans mon lit. Il me semblait que l'atmosphère était étrange. Quelque chose se passait. Une lueur tremblante me parvenait du salon.

Il y avait quelqu'un chez moi.

Je m'extirpai du lit silencieusement. La silhouette pâle d'une jeune femme passa devant la porte ouverte de ma chambre, une chandelle à la main. Je vis pendant un instant ses cheveux sombres onduler dans la pénombre du couloir. Elle laissa échapper un petit rire gracieux. Je sentis qu'elle voulait que j'aie à sa rencontre.

Lentement, je sortis de ma chambre. La mystérieuse femme était attablée dans ma cuisine. Quand elle me vit approcher, elle me sourit tristement.

- Ne me reconnais-tu pas? demanda-t-elle d'un ton mélancolique.

Je m'approchai davantage. Oui. Je la reconnaissais à présent. Je me trouvais – je puis l'avoir rêvé, lecteur – je me trouvais devant Anna, le personnage de mon livre. Elle m'apparaissait exactement telle que je me l'étais imaginée.

## *II.*

Anna se leva et avança vers moi. La flamme vacillante de la chandelle rouge, dont j'ignorais la provenance, reflétait les traits réguliers de son visage, qui était pâle sans être blême. Ses cheveux auburn tombaient de part et d'autre d'un cou dont on devinait la douceur et qui attirait les lèvres passionnées de ceux qui le regardaient. Ils terminaient leur chute en épousant le contour de sa poitrine, voilant en quelque sorte celle-ci aux regards impudiques. Pourtant, l'habit qu'elle portait semblait destiné à provoquer l'indiscrétion par le décolleté qui descendait plus bas que les seins. Les yeux de cette femme, d'un vert forêt tranquille, invitaient tout interlocuteur à s'y perdre paisiblement, du moins lorsque les étincelles aguichantes qu'elle lançait sporadiquement n'enflammaient pas celui qu'elle regardait de désirs inavouables.

Un sourire timide séparait ses lèvres, laissant apparaître des dents droites, d'un blanc de perle. Les ondulations de sa poitrine et de sa taille, bien proportionnées, venaient compléter la beauté presque irréelle d'Anna.

Obsédé par elle, je ne pus détacher mon regard de son être qu'après un long moment silencieux où elle-même me fixait d'un œil pétillant.

J'osai m'approcher d'elle. Elle n'eut pas le moindre mouvement. Je m'assis finalement en face d'Anna. La chandelle, posée sur la table à présent, voyait à son extrémité une flamme papilloter doucement, bercée par la brise printanière qui passait à travers la fenêtre de la cuisine.

Bien malgré moi, mes lèvres formèrent la piètre question « qu'est-ce que tu fais ici? »

- Tu m'attendais... Tu m'espérais...

Sa voix était mélodieuse et douce comme une berceuse. Je me contentai d'acquiescer. Elle reprit :

- Je vis et meurs avec la lune de mai... Elle est pleine, ce soir, et commence à décroître... Le temps m'est compté.

Des heures et des heures de conversation suivirent ces remarques on ne peut plus étranges. Une discussion profonde, qui touche à tous les sujets possibles, qu'on ne peut avoir qu'avec une personne aimée. Celle où, en une nuit, on en apprend plus sur une femme qu'en dix années de fréquentation... Celle qui fait naître les premiers balbutiements d'une passion et dont le souvenir évoqué fait toujours sourire ceux qui l'ont vécue...

Un peu avant l'aube, je n'en pus plus. Je me précipitai sur Anna, la collai contre le mur le plus près et l'embrassai ardemment. Elle s'abandonna, elle aussi... Ses mains trouvèrent les miennes et nous guidèrent vers ma chambre. Nos vêtements glissèrent doucement vers le sol.

Je fermai les yeux afin de savourer le moment de pure volupté et d'extase qui allait naître avec le premier rayon de l'aurore.

Mais l'instant n'arriva jamais.

J'ouvris les yeux. L'horloge montrait neuf heures cinq. C'était impossible... Je n'avais fermé les yeux qu'une seconde...



Dans le salon, le livre était ouvert à la page où j'avais interrompu ma lecture. Je me rappelais pourtant l'avoir fermé et marqué d'un signet. Aucun mot n'était effacé comme j'avais cru le voir la veille. Je consultai plusieurs pages pour m'en assurer. Rien. L'encre était parfaitement lisible partout dans l'ouvrage. J'étais pourtant certain de ne pas avoir imaginé ce détail. Mais lecteur, puis-je être vraiment certain de quoi que ce soit dans cette histoire?

Sur la table en bois de la cuisine, je remarquai de la cire rouge séchée... Tu comprendras aisément le trouble qui m'habita à ce moment-là. Je me sentis tiraillé entre le concret et l'irrationnel, entre le songe et l'éveil, ne sachant auquel des deux attribuer mon expérience.

Je n'étais toutefois pas au bout de mes surprises.

En effet, la chandelle, elle, n'était plus là.

### *III.*

Une conversation avec l'ami qui m'avait prêté le livre me revint à l'esprit. Ce livre, m'avait-il prévenu, a littéralement l'effet d'une drogue.

Cette phrase jouait inlassablement dans ma tête. C'était vrai pourtant : le livre ne m'intéressait plus. Il m'obsédait.

Tous les jours, au bureau, je restais perdu en mes pensées, réfléchissant à ma nuit unique avec Anna, espérant le retour du crépuscule et la fin de mon travail monotone. J'aurais voulu pouvoir dessiner Anna à mes collègues, pouvoir la *graver* dans leur esprit, que mes mots soient plus que des mots plats. J'aurais voulu que tout le monde *ressente* le langage.

Ce livre... ce livre était le seul que j'avais pu vraiment comprendre et qui me comprenait en quelque sorte. Nous parlions la même langue. C'était un code secret. Entre moi et lui seulement. Peut-être le comprends-tu, lecteur?

Deux entités d'univers immiscibles, de mondes qui ne sauraient être liés, trouvaient tout leur sens quand je traversais le seuil du monde du livre et que son espace envahissait le mien.

Je passais l'entièreté de mon heure de repas à poursuivre ma lecture. J'avais l'impression de retrouver Anna parmi les mots. Je la croisais au tournant de chaque phrase. Je distinguais son visage entre deux figures de style.

Un après-midi, au travail, le sommeil me gagna durant une conférence. La salle dans laquelle celle-ci se déroulait était d'un gris délavé. Le patron bavarda d'un ton morne et plat de l'excellente performance de la firme pour laquelle je travaillais.

Que faisais-je à exercer cet emploi? J'y perdais clairement mon temps. D'ailleurs, la platitude des paroles de mon superviseur auraient endormi des employés plus aguerris que moi. Garder les yeux ouverts était véritablement une torture. Je fus sur le point de m'abandonner au sommeil quand je sentis de longs cheveux soyeux me chatouiller la nuque. Un rire gracieux fit ensuite écho dans mon oreille. Un rire unique, que j'aurais pu reconnaître parmi cent mille...

Je me retournai brusquement sous les regards ahuris de mes collègues. Le patron interrompit son bavardage monocorde devant mon air étrange. Je vis tout de suite que personne n'avait compris pourquoi je m'étais retourné.

Anna se tenait pourtant derrière moi, invisible aux autres. Elle sourit et m'envoya un doux signe de la main, suivi d'un clin d'œil langoureux.

Son apparence était néanmoins différente. Quelque chose n'allait pas. Son corps était spectral, blafard, comme s'il eût été montré dans un poste de télévision dont on ne pouvait bien

capter l'image. Anna vacilla un instant, telle la flamme d'une chandelle sous l'effet d'une brise, et se volatilisa complètement.

Je me sentis soudain las d'être au travail. Loin d'elle. Je demandai l'après-midi de congé à mon supérieur, qui me l'accorda, voyant bien que quelque chose me préoccupait. Il ne me posa pas de questions.

Aussitôt de retour chez moi, j'allai m'étendre sur mon lit et sombrai dans un sommeil de plomb dont je n'émergeai que plusieurs heures plus tard. Je me sentais malade, faible. Des spasmes musculaires saisissaient mon corps en plusieurs endroits et mes mains tremblaient de façon incontrôlable. J'éprouvais quelque nausée et mon teint était blême. Je me rendis compte que je n'avais rien mangé de la journée.

Après avoir avalé une énorme salade et une tranche de bifteck, je me sentis un peu mieux, mais mes symptômes ne disparurent complètement que lorsque je replongeai dans mon livre.

À mesure que je progressais dans le roman, la béatitude me gagnait à nouveau. Je retrouvais enfin Anna. Elle m'avait cruellement manqué. Pourtant, un chagrin inconsolable s'installa quand je m'aperçus que la fin de l'œuvre approchait. Inexplicablement, je fus rapidement de nouveau épuisé.

Un détail me tira de la torpeur dans laquelle j'étais en train de m'engouffrer. Toutes les répétitions du mot « Anna » dans le récit s'estompaient à mesure que les pages glissaient entre mes doigts. Ceux-ci étaient devenus humides au contact constant et ferme des feuilles de papier.

La disparition graduelle du nom d'Anna m'affectait moins qu'elle ne l'aurait dû; j'étais tellement exténué... Je m'endormis sur le divan, le livre encore entre les mains.

Ce fut Anna qui me réveilla en m'embrassant doucement. Elle était enfin revenue...

#### IV.

En la voyant, je remarquai tout de suite que quelque chose l'attristait. Elle semblait inconsolable. Sa lèvre inférieure tremblait, une larme silencieuse roulait le long de sa joue. Je l'essuyai. Elle prit ma main et la colla contre son doux visage. Toujours sans dire mot, elle me pointa la lune qui formait un C blanchâtre et rachitique dans le ciel nuageux. Anna me confia qu'après cette ultime nuit, je ne la reverrais plus. Je te laisse imaginer, lecteur, à quoi nous employâmes ces derniers moments...

En me réveillant le lendemain, j'étais irrémédiablement seul. Je n'ai jamais pu terminer le livre, car il était introuvable. Je le cherchai partout, je mis mon appartement sens dessus dessous. Rien n'y fit.

Toutefois, une lettre m'attendait devant ma porte. Une lettre qui me laissa perplexe et troublé. Quelque chose en moi se rompit à la lecture des mots qu'elle contenait. Je les transcris ici. Toi, lecteur, tu m'en donneras tes conclusions. La lettre était de Jean, l'ami qui m'avait prêté le livre. Des larmes avaient coulé, rendant certains mots difficiles à lire :

*Kurt...*

*Je n'ai pas été très honnête avec toi... J'ai imbibé toutes les pages du livre d'une drogue expérimentale du département des Maladies du Langage de l'hôpital psychiatrique que j'ai volée au docteur Robert. Il voulait s'en servir pour aider des patients qui ont des troubles de langage et de concentration. Quelle folie de ma part! Cette drogue, qui agit au contact dermique, aide à la détente, à la concentration, et à l'immersion totale dans une activité... Elle peut toutefois agir comme un somnifère. La diégésamphétamine (c'est le nom de la drogue) entraîne, lors du*

*sevrage, une courte dépendance caractérisée par des tremblements qui s'estomperont quelques heures après ta dernière prise. Il n'est pas impossible que tu aies halluciné. « Le livre a littéralement l'effet d'une drogue », tu te rappelles? J'espère que tu ne m'en veux pas de t'avoir fait vivre cette expérience... Je ne sais quoi d'autre ajouter... Je n'ai agi que par amitié...*

*Jean*

*P-S : J'aimerais ravoir le livre quand tu l'auras terminé.*

Je froissai la lettre, ne sachant plus quoi penser. Je considérai la possibilité d'appeler Simon, mon meilleur ami, mais n'en fis rien. Il m'aurait cru probablement fou.

Mon esprit s'égara à partir de cette journée-là. Je ne fus plus jamais tout à fait le même. Il me semblait parfois apercevoir Anna durant un instant, au tournant d'une rue, derrière moi au supermarché... Il m'arriva d'entendre son rire dans la maison tout juste avant de m'endormir ou même d'avoir l'impression qu'elle se penchait sur moi pour m'enlacer. Je pouvais presque sentir ses cheveux chatouiller mon visage.

Par moments, je souffrais d'amnésie. Je me retrouvais dans un lieu en ignorant tout à fait comment je m'y étais rendu. Une seconde avant, je croyais être dans un espace tout autre. Mon corps semblait oublier son existence. Je marchais au milieu de la ville en plein jour, entouré de mes collègues, et soudain, je campais au milieu d'une forêt, seul, en pleine nuit. C'était une impression étrange, lecteur. C'était la sensation que mes mouvements étaient contrôlés par quelqu'un d'autre.

Quelque chose grandissait en moi depuis cette aventure. La folie? La lucidité? La réponse ne me viendrait pas de sitôt...

Je pris la décision de consigner par écrit ce qui m'était arrivé.

Les premières phrases me vinrent naturellement :

J'espère qu'un jour, quelqu'un lira ces mots. Mes mots. J'espère qu'on pourra en saisir le sens, car il me semble y avoir une rupture trop grande entre les phrases qui apparaissent sur le papier et le fond de ma pensée. Comme si l'idée perdait de sa force en devenant image. Comme si la voix masquait sa vérité par des termes menteurs.

## Une intrigue?

Une nuit, il était trois heures du matin lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans le petit appartement de Simon. Celui-ci dormait profondément. Il mit un certain temps à prendre conscience du bruit. Lorsqu'il ouvrit finalement les yeux, son regard tomba sur le réveil. Qui diable pouvait bien l'appeler à cette heure? Il étendit le bras et saisit d'un geste maladroit le combiné.

- Allô? fit-il d'une voix endormie.

- Oui, Simon?

- C'est moi. Qui parle?

- Pardon de vous appeler aussi tard, monsieur. C'est le docteur Robert de l'hôpital psychiatrique. Kurt a disparu...

La phrase eut l'effet d'une gifle. Kurt, le meilleur ami de Simon, avait été interné quelques mois plus tôt pour une histoire aussi absurde qu'effrayante...

Simon et Kurt étaient partis rejoindre un couple d'amis pour camper en forêt. Un événement macabre s'était produit lors de la deuxième nuit, lorsque l'on avait manqué de bois pour le feu. Kurt avait proposé d'aller en chercher, et Simon l'avait accompagné. Les deux amis parlaient peu en ramassant les branches dans la forêt. L'obscurité rendait celle-ci d'une densité impénétrable, surtout pour la faible lumière de leur lampe de poche respective. Pour accomplir sa tâche, Simon avait tourné le dos à son meilleur ami. Quand il s'était redressé, Kurt n'était plus là. La vitesse à laquelle Kurt s'était déplacé ce soir-là avait semblé étrange à Simon.

À peine quelques minutes plus tard, l'horrible cri d'Ariane avait retenti. Simon avait couru, couru à s'en déchirer les mollets. Arrivé hors d'haleine à la clairière où le campement était dressé, il avait alors vu l'horrible spectacle...

Kurt, couché par terre, les mains saisies de convulsions, marmonnant des paroles incompréhensibles...

Michel, d'une pâleur cadavérique, agenouillé devant sa copine, les yeux fixés sur elle.

Et elle, le corps sordidement mutilé...

À la faible lueur du feu et sous les rayons argentés de la pleine lune, Simon avait pu deviner que le corps était nu. En s'en approchant, il avait remarqué qu'à la place de la bouche d'Ariane se trouvait un trou béant; les lèvres et la langue avaient été soigneusement découpées. Le sang coulait encore à flots. Avant de reculer de dégoût, il avait pu apercevoir, gravés sur le corps, un triangle, un cercle et deux traits verticaux, placés côte à côte. Un trait horizontal biffait l'ensemble. Sous celui-ci, il y avait ce qui ressemblait à un signe d'égalité mathématique. Finalement, un X était gravé en-dessous du tout.

Simon frissonnait au simple souvenir de cette atroce aventure.

Deux semaines plus tard, Michel s'était suicidé. Il était demeuré silencieux jusque là. La police n'avait pas réussi à lui extirper une seule parole cohérente. Il arrivait quelquefois, avait-elle inscrit dans son rapport, qu'il se mette à hurler spontanément : « JE N'AURAIS JAMAIS VOULU REVENIR! MAIS JE SUIS OBSERVÉ!!!! JE SUIS CONTRÔLÉ » Puis, il retombait dans sa torpeur silencieuse. Aucun sens n'avait jamais pu être dégagé de ces crises sporadiques.

On avait retrouvé Michel pendu en plein milieu de son salon.



Quand à Kurt, s'il n'était pas devenu presque muet, il ne faisait que marmonner des sons dans une langue que Simon n'avait jamais entendue. On l'avait interné peu après...

- Simon, vous êtes toujours là? retentit la voix du Dr Robert au téléphone.

- Oui, excusez-moi. Je suis un peu sous le choc.

- Il faudrait passer à l'hôpital. Je n'ai pas encore contacté la police. J'ai pensé que vous seriez davantage en mesure de m'aider à découvrir où il est allé...

- D'accord, j'arrive.

- Oh, Simon, une dernière chose. Vous ai-je déjà parlé du patient Ivanoé Tivarrox? Le connaissez-vous?

- Non. Jamais entendu parler. Vous croyez qu'il pourrait être complice de la fuite de Kurt?

- Non... non probablement pas. Peut-être... Je ne sais pas. Je vous en parlerai une autre fois.

Ils raccrochèrent et Simon sortit pour aller rejoindre le docteur Robert en se demandant comment il pouvait être d'une quelconque utilité dans cette affaire.

\*

L'hôpital psychiatrique était situé en haut d'une colline désolée. Le vent y sifflait toujours de manière lugubre, à cause de la mauvaise isolation de l'immeuble. L'endroit était séparé du reste de la ville. Même en juin, il y faisait froid. Lorsque Simon arriva, le garde de sécurité nocturne lui ouvrit la porte sans le saluer.

La lune en contre-jour rendait la silhouette du bâtiment encore plus sombre. L'interminable hall d'entrée aux murs sales et défraîchis se dressait devant lui, flanqué de chaque côté par des portes aux formes monotones. Les pas de Simon résonnaient lourdement alors qu'il progressait dans le corridor, où la moisissure florissait allègrement en plusieurs endroits. Au bout du couloir,

sur la gauche, se trouvait un ascenseur qui permettait d'accéder aux cinq étages supérieurs. Devant Simon, une fenêtre donnait sur une carrière abandonnée depuis des décennies.

Lorsque Simon appuya sur le bouton, l'ascenseur se mit à grincer. Les portes s'ouvrirent. Une silhouette bondit sur lui en hurlant, le plaquant au sol. Simon cligna des yeux. De longs cheveux bruns lui chatouillèrent le visage et il entendit un éclat de rire qui semblait contraster avec la quiétude terne de l'endroit.

- Puisque sur le bouton tu as bien appuyé,  
C'est enfin le moment de me désennuyer.  
Tu n'as rien à craindre puisque sous ta tutelle,  
Je vais partout où ton commandement m'appelle.  
Dis-moi donc à quel étage tu veux sortir,  
Et puis dans un instant nous pourrons partir.

Simon, stupéfait, se rendit compte que le personnage excentrique venait de lui parler en alexandrins plus ou moins réussis. Il ne savait toutefois pas à quel étage se trouvait le médecin; il y en avait cinq, excluant le rez-de-chaussée.

- Savez-vous où est le bureau du Dr Robert? demanda Simon timidement.  
- Ça ne relève point du tout de mon domaine.  
Je connais chaque étage où cet ascenseur mène,  
Mais l'endroit des bureaux me demeure inconnu.  
Les plus violents malfrats que le coin ait connus

Se retrouvent tous emprisonnés au deuxième.

Les verseurs de larmes, eux, s'enlisent au troisième.

Puis, viennent ceux qui vivent dans une illusion;

Ceux du quatrième ont perdu la raison.

Les traumatisés se réfugient au cinquième.

Et moi, mon cher monsieur, je réside au sixième.

- Vous? laissa échapper Simon. J'aurais parié qu'il vivait au quatrième, pensa-t-il.

L'homme expliqua :

- Tous ceux dont le discours a été affligé,

Voient au même étage leur domaine érigé.

Simon réfléchit un instant. Les plus violents malfrats? Probablement les « troubles comportementaux ». Les verseurs de larmes? Le Dr Robert ne m'a jamais mentionné que Kurt était en dépression... Simon avança sa main vers le bouton portant le chiffre quatre, mais l'homme aux cheveux longs et bruns la repoussa d'une claque et appuya lui-même en jetant un regard courroucé au jeune homme. Simon allait protester mais se ravisa en se rappelant l'endroit où il était. Il ne voulait pas provoquer ce pauvre homme qui assurément n'avait plus toute sa tête.

L'ascenseur s'immobilisa brusquement au troisième étage. Les portes s'ouvrirent et Simon se retrouva nez à nez avec le Dr Robert qui sursauta.

- J'allais justement vérifier si vous étiez arrivé, fit-il d'un ton posé.

- Vous aviez oublié de me dire à quel étage vous trouver, expliqua Simon, tout aussi calmement.

- Je vois que vous avez rencontré notre mascotte, constata le médecin. Simon, voici Racine.

L'homme aux cheveux longs et brun foncé fit une élégante révérence.

- Racine est le plus vieux patient au Département des Maladies du Langage de l'hôpital. Il est atteint d'une alexandricite chronique qui l'empêche de s'exprimer autrement qu'en alexandrins. Comme la maladie n'est pas à son état le plus grave, ceux-ci sont plus ou moins parfaits. Mais bon, pressons. Je n'ai jamais réussi à décoder ce que Kurt disait.

Le docteur entra dans l'ascenseur et Racine appuya allègrement sur le numéro 6. Le dernier étage était aménagé exactement de la même façon que le premier et que probablement tous les autres. L'éclairage était plus faible encore, pour permettre aux patients de dormir. Au loin, par les fenêtres, on pouvait apercevoir les premières lueurs rosées de l'aurore. Racine déclama en se penchant respectueusement :

- Quatre heures du matin vont bientôt retentir,

Il est à présent grand temps que je me retire.

Sans aucune autre explication, il fila dans la pénombre. Un instant plus tard, on entendit une porte claquer. Toutefois, Simon aperçut une autre silhouette s'avancer vers eux silencieusement. Le docteur baissa la tête.

- Lui, c'est le libraire. Un des patients les plus gravement atteints. Il ne peut s'exprimer qu'avec des titres de livres.

- Voyage au bout de la nuit des temps, salua-t-il en criant.

- Silence! Retournez vous coucher, il est encore tôt, chuchota le Dr Robert en jetant un regard inquiet autour de lui.

- La mort dans la peau de chagrin, enchaîna l'autre en pointant le médecin d'un air hautain avant de regagner sa chambre.

Les deux hommes continuèrent à marcher en silence le long du couloir flanqué de portes jusqu'à ce qu'ils atteignent une chambre sens dessus dessous. Deux lits simples avaient été renversés et la penderie complètement mise à l'envers. Un fouillis de vêtements jonchaient le sol. Une femme dans la vingtaine, aux yeux bleu azur et aux cheveux blond platine était assise au milieu de ce chaos. Les coudes appuyés contre ses genoux, la tête entre les mains, elle tremblait. Son teint était livide.

- Elle, c'est Oulipa, notre principal témoin. Elle partageait la chambre avec Kurt. Peux-tu expliquer à Simon ce qui s'est passé?

- Oulipa dormait quand tout à coup Kurt a fait un son hors du commun. Il fait toujours un son hors du commun, mais là son bruit... Son bruit a fait un frisson à moi. Oulipa n'a pas vu Kurt. Il fait noir, la nuit. Il a vomi un discours obscur, a mis Oulipa hors du lit. Ça a fait mal. Puis, il a tout, il a tout...

- Ravagé, compléta le docteur Robert. Il est sorti dans le couloir, mais personne ne l'a aperçu par la suite. On a fouillé l'hôpital de fond en comble, rien. Aucune trace de bris, de violence. Le gardien n'a souligné rien d'anormal. C'est comme s'il avait disparu. On a demandé plus

d'informations à Oulipa, mais comme elle est atteinte de lipogrammicite et est incapable d'utiliser la lettre e, cela rend les choses difficiles.

Simon réfléchissait à toute allure. C'était la deuxième fois que Kurt semblait s'évaporer. La première fois, c'était lors de cette nuit affreuse où Ariane avait été assassinée. Simon avait la désagréable impression de se retrouver dans une situation épouvantable bien malgré lui, que tout avait été orchestré, qu'il n'était qu'un pion que quelqu'un, quelque part, contrôlait... Il se sentait totalement impuissant.

Même avec ce que le docteur Robert lui avait dit, aucun indice actuel ne permettait à Simon de déterminer comment Kurt avait pu fuir.

Kurt...

L'image de son meilleur ami était aujourd'hui floue dans l'esprit de Simon. Son souvenir s'était estompé de jour en jour. Aujourd'hui, Kurt lui semblait à peine plus réel qu'une ombre, qu'un fantôme...

- Je sais bien qu'il n'y a rien qui vous permettrait de déterminer comment Kurt a fait pour s'enfuir, dit soudainement le docteur Robert. Toutefois, si je vous ai fait venir ici, c'est qu'Oulipa a quelque chose à vous montrer.

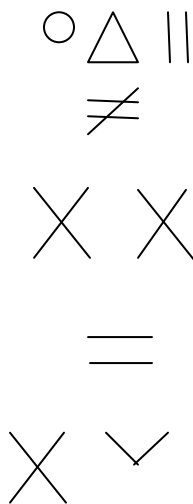
Le docteur posa doucement une main sur son épaule. Oulipa sursauta, mais ne bougea pas. L'homme la releva tranquillement et lui chuchota quelque chose à l'oreille. La femme, sans pudeur, enleva son chandail, révélant des seins ronds et bien proportionnés. Simon rougit. Toutefois, son visage perdit sa couleur aussi vite qu'il l'avait gagnée lorsque la jeune femme lui

tourna le dos. En grosses lettres écarlate était gravé dans la chair coupée le nom SIMON. Mais ce qui suivait l'effraya encore plus.

En effet, des symboles étaient marqués à même la peau. Les mêmes qui avaient mutilé le corps d'Ariane.

- Voilà pourquoi je vous ai appelé avant la police. Vous étiez le meilleur ami de Kurt. Est-ce un code, selon vous? demanda le docteur.

Simon examina les signes d'un peu plus près. Il y avait un rond d'environ deux pouces de diamètre, un triangle et deux traits verticaux et parallèles très rapprochés l'un de l'autre, de manière à ne former qu'un troisième signe. Tous étaient d'une hauteur d'environ cinq centimètres et s'alignaient sur une première rangée. Il réfléchit un instant et examina le reste des mutilations. Le tout ressemblait au dessin suivant :



Simon releva la tête, encore plus perdu qu'auparavant.

- Voulez-vous bien m'expliquer comment il a réussi à « dessiner » ça sans que personne dans l'hôpital ne l'entende? demanda-t-il avec une certaine irritation dans la voix.

- Oulipa n'a pas pu hurler. Elle était complètement immobilisée et bâillonnée. Avez-vous bien mémorisé le signe, Simon? Je veux qu'elle aille se faire examiner. Les entailles ne sont pas trop profondes, mais elle a quand même besoin d'un suivi médical.

- Oui, oui! C'est clairement une équation mathématique. Kurt aimait les mathématiques... Il aimait aussi que tout écrit ait un effet sur les gens. Il détestait les mots plats... Les trois symboles ont l'air d'être des variables qui n'égalent pas deux X, mais bien un X et demi. Mais pourquoi avoir pris la peine d'inscrire l'inéquation? C'est...

- Une redondance mathématique, compléta le docteur. Ce serait comme dire que un n'égal pas deux, n'égal pas trois, etc. au lieu de dire simplement que c'est égal à un.

- Kurt ne l'aurait pas inscrit sans raison... affirma Simon. Ces marques sont forcément des signes à interpréter. Mais c'est le rond que je trouve bizarre, on dirait un œil...

- J'ai froid, interrompit Oulipa.

Sans préambule, elle poussa un cri et se blottit dans les bras du médecin. Elle tremblait toujours de manière incontrôlable. Simon devina que ce n'était pas seulement lié à la température de la pièce. Le regard fuyant d'Oulipa se fixa au loin.

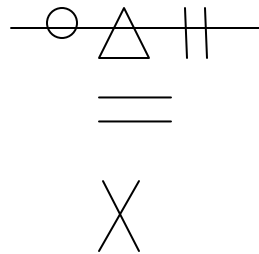
- Rhabille-toi. Je vais t'accompagner à la clinique, dit paternellement le docteur Robert.



Oulipa ne bougea pas. Son regard se perdit dans le néant. Elle ne dit plus mot ni ne cligna des yeux. Le docteur essaya d'attirer son attention, mais elle semblait être devenue complètement indifférente à ce qui l'entourait. Le médecin soupira et donna congé à Simon, en lui demandant finalement s'il savait ce qu'il allait faire.

Celui-ci avait déjà son idée en tête. Il demanda au médecin de contacter la police et de lui faire parvenir des photos du corps mutilé d'Ariane. Quatre jours plus tard, il les avait dans sa boîte aux lettres.

Sa stupeur augmenta davantage lorsqu'il les contempla. Ce qui avait été découpé dans la peau de la jeune femme s'adressait à Michel :



\*

Deux semaines s'étaient écoulées. Simon ne dormait presque plus. Il n'avait parlé à personne depuis l'arrivée des photos. Il restait enfermé dans son appartement, faisant les cent pas entre son salon et sa cuisine, se tuant à comprendre la signification du comportement de Kurt et essayant d'établir un lien entre les deux mutilations. C'était par les différences entre les deux séries de symboles qu'il allait pouvoir trouver la signification du message.

Il repensa à Michel...

Michel, à qui le premier meurtre avait été adressé.

Michel, dont la copine avait été horriblement mutilée et qui, deux semaines plus tard, se suicidait. Son silence était demeuré jusque dans sa mort. Mais pourquoi Oulipa n'avait-elle pas été assassinée directement? Peut-être que Michel avait été averti, tout comme Simon l'avait été?

Peu importe. Il était trop tard maintenant pour les suppositions.

Michel s'était-il vraiment suicidé par amour? Ou avait-il, lui aussi, dépéri à force de chercher un sens au message? Simon, lui non plus, ne parlait à personne. Les derniers jours s'étaient déroulés dans un silence profond... Était-il en train de suivre la voie de Michel? Et qu'est-ce que Michel voulait dire quand il disait qu'il n'aurait jamais dû revenir? Revenir d'où? Il était vrai que lui et Ariane avait disparu pendant un moment à la fin de l'automne dernier. Simon n'avait jamais su où ils étaient allés.

Toute l'histoire tournait autour de la question du langage : Kurt, qui marmonnait des paroles incompréhensibles, Ariane, dont la bouche et la langue avaient été macabrement découpées, le Département des Maladies du Langage, Oulipa, qui souffrait de lipogrammicite et qui se trouvait mutilée elle aussi...

Et finalement, lui, Simon, qui sombrait peu à peu dans l'égarement et l'absence de mots... Il mangeait peu. Cette histoire était en train de le rendre fou. Les heures s'écoulaient sans bruit autre que celui des grillons de l'été. Le soleil des plus longues journées de l'année allait et venait, suivant sempiternellement la même trajectoire. Simon ne bougeait pas, le regard perdu, se balançant entre les deux dessins et cherchant à éclairer une énigme dont la réponse ne venait pas.

Souvent, il était attablé, épuisé, à sa table en bois de chêne. Au milieu de la table se dressait une chandelle rouge qu'il utilisait les rares fois où il invitait une fille chez lui. Il y avait longtemps qu'elle avait servi. La vaisselle propre s'accumulait à côté de l'évier. Lors des moments où il n'en pouvait vraiment plus de réfléchir, Simon tentait de s'aérer l'esprit grâce à des tâches ménagères qu'il finissait par n'exécuter qu'à moitié, n'ayant déjà plus le cœur de ranger ce qu'il venait de laver. Il retournait alors s'asseoir à la table.

Parfois, il s'y endormait et sombrait dans des rêves étranges où il voyait Kurt, Ariane, Michel et le docteur Robert défiler devant lui dans un immense espace immaculé. Il les entendait rire et lui chuchoter des suites de mots sans sens. L'ordre relatif du logis contrastait avec l'état agité dans lequel Simon se trouvait.

Un soir, il était endormi sur la table quand tout à coup, un bruit sourd à l'étage du dessus le fit se réveiller en sursaut. Ses voisins étaient particulièrement bruyants. Quelque chose se fracassa dans le salon et il eut la vague impression d'entendre sa porte d'entrée claquer.

À première vue, tout semblait normal dans la pièce d'où était parvenu le bruit sourd. Aucun objet de valeur n'avait été brisé. Toutefois, en s'avançant vers le fond, Simon remarqua que le support de l'ampoule, caché par une plante suspendue, pendait du plafond. Il était mal vissé. Les impacts répétitifs des coups sur le plancher par les voisins du haut avaient fini par le faire décrocher. Tous les fils avaient suivi et pendaient à présent, telle une corde multicolore. L'ampoule, pour sa part, avait quitté son socle et explosé par terre.

Une chaise se trouvait exactement sous la corde. Simon ne se rappelait pas l'y avoir placée. Comme si quelqu'un avait soigneusement préparé le bris...

Simon regarda par la porte vitrée du salon et eut un hoquet de terreur. De l'autre côté, sur le balcon, il aperçut Kurt qui riait silencieusement en le fixant avec un regard dénué de toute

expression. Simon courut vers lui. Lorsqu'il fit glisser la porte coulissante, il entendit le rire glacial de Kurt pendant un instant avant que le jeune homme disparaisse. Simon revint à l'intérieur et referma brusquement la porte. Il se tourna vers la cuisine.

Kurt y était attablé, le haut du visage caché par ses cheveux sombres. Il pointa la chaise et la corde de fils électriques et se mit de nouveau à rire. Un rire sans joie. Il se leva soudainement et avança vers Simon, la tête baissée. Simon n'arrivait toujours pas à distinguer les yeux de celui qui avait été son ami, mais il voyait sa bouche qui dessinait un rictus. Arrivé à sa hauteur, Kurt le poussa vers la chaise et voulut le forcer à y monter. Simon tenta de se dégager. Vif comme l'éclair, Kurt lui empoigna le bras et le tordit dans un angle inquiétant, ce qui fit pousser à Simon un cri de douleur. Il monta sur la chaise à contrecœur. Kurt, toujours sans parler, fit signe à Simon d'empoigner la corde et de se l'enrouler autour du cou.

Kurt cessa soudainement de sourire et releva la tête vers Simon. Ses yeux ne comprenaient ni pupille ni iris. Ils étaient tout noirs comme une nuit sans lune.

Ce fut la dernière chose que Simon aperçut.

Avant que Kurt ne fasse basculer la chaise...

Simon se réveilla alors en sursaut.

Dans sa chambre à coucher, des rayons argentés découpaient la forme de la fenêtre sur le lit. Simon s'assit brusquement, porta les mains à son cou, qui lui faisait extrêmement mal. Il y sentit la marque d'une peau irritée qui chauffait. En tâtant, il s'aperçut que la brûlure était circulaire.

Il se précipita au salon et alluma les lumières. Au fond de la pièce, il vit que l'ampoule était dans son socle. Rien n'était cassé. Pourtant, la chaise était tout de même placée sous la lumière.

Simon ne savait que penser. Il s'avança craintivement vers le balcon, craignant de voir Kurt et ses horribles yeux, sursautant à chaque craquement du bois dans l'appartement.

Il n'y avait rien. À l'intérieur comme à l'extérieur. Seule la pleine lune le surplombait, lui donnant l'impression que le ciel était un cyclope en train de le dévisager de son œil parfaitement sphérique et pâle...

Un œil, une sphère...

Traversé d'un éclair de génie, Simon se frappa le front. Il avait trouvé la signification du premier symbole : le rond signifiait la pleine lune. Il en était certain. Il courut à sa table, où traînaient toujours les deux feuilles. L'équation non résolue l'attendait.

« Lorsque ce sera la pleine lune... » un triangle et deux traits. Il fallait compléter la phrase.

Que pouvait bien représenter le triangle? Une pyramide? Simon en doutait. Il continua à réfléchir en massant son cou, toujours douloureux.

Les signes sur le corps d'Ariane étaient adressés à Michel... Maintenant, c'était à lui qu'un code était destiné... Il se rappela du message pour Michel. Une simple équation mathématique dont les variables avaient été rayées... Que signifiait ce trait? Que les conditions établies par Kurt n'avaient pas été remplies?

Comment Kurt avait-il pu oser tracer une croix sur la vie de quelqu'un, sans remords?

Tracer une croix...

Simon saisit à la hâte une feuille de papier qui traînait sur la table. Il dessina les trois symboles initiaux. Les conditions à respecter, déduisit-il. Elles ne l'avaient pas été la première fois... Il biffa d'un trait les symboles.

Ce qui signifie... pensa-t-il en traçant le signe d'égalité mathématique.

Une vie a été enlevée. Il dessina le X à côté.

Simon avait maintenant la certitude que telle était la signification de l'étrange message que Kurt avait envoyé à Michel.

Il revint à son propre message, qui comportait une inégalité. Si les conditions étaient remplies, il n'y aurait pas deux victimes (d'où le signe d'inégalité), mais une et demie (d'où le signe d'égalité).

Mais comment pouvait-on être une demi-victime? Il repensa à Oulipa. Oulipa qui avait été malmenée par Kurt. Oulipa, dont le corps avait été violenté et qui garderait des cicatrices pour le reste de son existence... On pouvait dire qu'elle était à moitié morte. Simon se rappelait son air perdu et hagard, son regard éteint.

Simon se sentit pâlir face à la conclusion qui se dessinait sous ses yeux.

Il devait absolument remplir les conditions de sa propre équation, sinon, Oulipa allait être assassinée, comme Ariane.

Il connaissait déjà la signification du cercle... La pleine lune.

Simon devina que le triangle signifiait forcément une montagne. Il se demanda toutefois comment il le savait avec certitude. Cela lui semblait un peu aléatoire. Comme s'il fallait qu'il le sache à ce moment-là. Même chose pour les signes de croix et d'égalité, qui lui étaient venus à l'esprit comme par la grâce divine du Créateur...

Il n'avait toutefois pas le temps de pousser son questionnement plus loin; la vie d'Oulipa en dépendait. Il savait ce qu'il devait faire à présent. C'est tout ce qui comptait.

Il imagina la phrase :

« Lorsque ce sera la pleine lune, trouve-toi à la montagne... » Il ne restait que les deux traits verticaux pour la compléter.

Il réfléchit. Si c'était un rendez-vous que Kurt lui donnait, que restait-t-il à spécifier? Il a indiqué le jour et l'endroit... Que lui manquait-il?

Le téléphone interrompit le fil de ses pensées. C'était le docteur Robert.

- Vous êtes debout tardivement, Simon, fit le médecin. À une heure et quart du matin, je pensais tomber sur votre répondeur... Je voulais avoir de vos nouvelles.

- Je ne dors plus beaucoup depuis cette histoire, dit Simon en contemplant d'un air absent les deux traits. Je suis en train de travailler sur le message.

- Je voulais aussi vous dire : je crois qu'Oulipa est devenue folle, soupira le médecin. Jusqu'à aujourd'hui, elle n'avait rien dit. Puis, tantôt, quand le soleil s'est couché, elle s'est précipitée à la fenêtre et s'est mise à répéter « amas, cailloux, amas, cailloux » sans arrêt.

Simon fut décontenancé par la nouvelle, qui confirma sa pensée. Être fou, c'est déjà être à moitié mort... Le docteur Robert poursuivit :

- Lorsque je suis allé voir ce qu'elle regardait, je me suis rendu compte qu'elle fixait la carrière. Tout à coup, le fait que des centaines de milliers de roches soient entassées derrière l'hôpital semblait l'angoisser...

Bien sûr, pensa Simon, la carrière. L'endroit parfait. Comme ça, Kurt pourrait être à proximité de sa victime, si jamais Simon ne se présentait pas au rendez-vous. Toutefois, il trouvait étrange que tous les éléments du message lui soient parvenus en une nuit, alors qu'il y travaillait depuis des semaines. Comme si tout avait été construit pour qu'il ne trouve rien avant ce soir.

- En tout cas, je vous laisse, termina le médecin. J'ai du travail à faire et je ne serai pas couché avant deux heures du matin...

Simon se redressa tout à coup, comme frappé d'inspiration. La signification des deux traits paraissait évidente, à présent. Il ne questionna même pas sa énième trouvaille inouïe de la soirée.

- Retrouvez-moi à la carrière dont vous m'avez parlé avant deux heures du matin, dit Simon d'un air précipité. Je viens de déchiffrer le message. Et placez Oulipa en lieu sûr, au cas où je me tromperais... Dépêchez-vous!

Il raccrocha ensuite sans autre préavis. Il devait partir tout de suite s'il voulait arriver à l'heure à la carrière.

De quoi Kurt allait-il bien vouloir lui parler?

\*

Les pas de Simon résonnèrent dans l'espace désolé de la carrière sombre. Celle-ci s'étendait sur des centaines de mètres. Un gris foncé et monotone s'étalait à perte de vue. C'était la couleur de la montagne de petites pierres plates et du sol en asphalte, endommagé à plusieurs endroits. Simon devait prendre garde à ne pas se rompre une cheville sur ce terrain accidenté. Il tournait autour de l'immense amas depuis déjà plusieurs minutes. Il avait peur de manquer le rendez-vous. Y en avait-il vraiment un? Avait-il simplement fabulé un quelconque message codé pour essayer de s'expliquer ces crimes sordides?



Après tout, celui qu'il avait appelé son meilleur ami était maintenant un tueur. Simon cherchait simplement une raison, une justification au comportement de Kurt...

Un glissement de roches se fit entendre. Le jeune homme leva la tête. Une silhouette se dressait à contre-jour de la lune, au sommet de la montagne. Simon se mit à escalader de manière si effrénée qu'il s'érafla les mains. Les cailloux roulaient sous ses pieds. Il fallait qu'il parle à Kurt, qu'il comprenne...

Lorsqu'il arriva en haut, il s'arrêta, hors d'haleine. Seule sa respiration saccadée était audible. Kurt, lui, gardait le silence et le jugeait, l'air étrange. Le regard bleu électrique de Kurt semblait transpercer l'âme de Simon. Il remarqua que les mains de Kurt tremblaient. Celui-ci ne semblait pas s'en rendre compte.

- Tu as réussi à déchiffrer mon message. Je n'en attendais pas moins de mon meilleur ami, fit Kurt d'un ton monocorde.

- Pourquoi, Kurt? fit Simon pour toute réponse.

- Pour repousser les limites du langage. Les noms, les symboles, les langues sont-ils assez forts pour décrire la douleur? Les termes n'ont-ils du sens que par leur dimension physique, que par *l'image* qu'ils projettent? Pourquoi tu penses que j'ai coupé la bouche d'Ariane la nuit où elle est morte? Je ne voulais pas qu'elle exprime verbalement sa douleur, mais qu'elle la démontre dans l'ensemble de son corps.

- Tu es fou! hurla Simon.

- Fou? répéta Kurt en s'emportant à son tour, moi? Moi qui suis allé plus loin que quiconque dans l'exploration du langage et dans la recherche des effets de toute écriture! Je veux remettre en question le travail de tous les écrivains. Les mots plats pourront-ils jamais rendre compte de notions comme l'amour, la douleur, la joie?

- Et tu penses que ça te donne le droit de sacrifier la vie de gens qui n'ont rien à foutre de tes expériences?

- Tu ne comprends pas, Simon. J'étais comme toi, avant. Passif, sans but, sans effet concret sur le monde. Mais une nuit, *elle* est venue me rendre visite. C'était comme...

- Elle? interrompit Simon. Qui ça, elle?

- Une illumination, continua Kurt en faisant fi de l'intervention. J'ai eu une illumination. Et puis elle...

Le visage de Kurt se mit à rayonner de bonheur.

- Elle est entrée dans ma vie, au moment le plus inattendu, s'exclama-t-il. Je l'avais attendue, espérée... Ironiquement, elle est venue à moi par des mots, chuchota-t-il pour lui-même. Mais ce n'étaient pas des mots ordinaires. Je ne les ai pas lus. Je les ai *vécus*. Le soir où j'ai tué Ariane, continua-t-il à l'intention de Simon, j'ai senti celle qui est entrée dans ma vie m'enlacer comme jamais personne ne l'avait fait avant. Elle était présente à mes côtés depuis quelques temps, mais ce soir-là, je me suis entièrement abandonné à elle. C'est grâce à elle que j'ai pu créer le code.

- La seule chose que tu aies abandonné, c'est ta santé mentale, rétorqua Simon.

- Simon, c'est vous? dit tout à coup une voix.

Le docteur Robert tentait tant bien que mal d'escalader l'amas de cailloux. Le flanc sur lequel il se trouvait se mit alors à bouger de manière inquiétante.

- Restez en bas! cria Simon. Ça va s'effondrer!

À peine eut-il le temps de prononcer ses paroles que l'amas commença à glisser. Les roches perdirent toute résistance au mouvement. Des milliers de petits cailloux roulèrent en tous sens,

causant l'affaissement de la base et l'effondrement du sommet. Kurt et Simon furent ensevelis comme dans des sables mouvants. Simon s'évanouit.

\*

Que s'était-il passé cette nuit-là? Simon l'ignorait. Lorsqu'il était revenu à lui, le docteur Robert gisait à ses côtés. Après s'être assuré que le médecin n'avait subi aucune blessure, Simon avait longuement creusé pour retrouver le corps de Kurt. Sans succès. Celui-ci lui avait encore fait le coup de disparaître sans laisser de trace. Heureusement, il avait appris plus tard qu'Oulipa était saine et sauve, mais qu'elle était retombée dans son mutisme.

Une semaine s'était écoulée depuis cet étrange soir. Simon devenait de plus en plus insomniaque. Il ne cessait de remettre en question le déroulement des événements, la résolution trop facile de l'énigme, les éléments inexplicables, comme la marque de brûlure autour de son cou. Tout était arrivé si vite. Il comprenait à présent Michel d'avoir eu l'impression d'être contrôlé par une puissance supérieure.

De plus, les paroles de Kurt lui revenaient constamment en mémoire. Simon peinait à se calmer et avait développé une peur chronique de voir son ancien meilleur ami se matérialiser tout à coup dans son appartement pour l'assassiner horriblement en le fixant avec des yeux cauchemardesques et sans couleur.

Une semaine plus tard, il reçut une lettre anonyme. Sur celle-ci, il ne trouva que les deux équations suivantes : Kurt = Kurt et Simon = ?

Il ne put se résoudre à jeter cette lettre. Est-ce que Kurt allait commettre d'autres meurtres? Quelque chose en son for intérieur lui disait que non. Est-ce qu'il essaierait d'entrer en contact avec lui?

Simon sut plus tard qu'on avait finalement retrouvé Kurt. Il était de retour à l'hôpital psychiatrique, mais refusait de parler à qui que ce soit.

Simon en était très apaisé, mais son soulagement n'était pas complet. Kurt semblait doté d'une facilité à enfreindre les règles de la vraisemblance et avait déjà disparu à plusieurs reprises. Il s'était évadé une fois sans qu'on ne puisse expliquer comment. Qu'est-ce qui l'empêchait de le refaire? Par ailleurs, même si l'internement de Kurt avait fait cesser la peur de Simon d'être assassiné durant son sommeil, il n'en demeurait pas moins qu'imaginer Kurt enfermé dans un hôpital lugubre d'où il ne sortirait probablement jamais nourrissait les cauchemars de Simon.

Le docteur Robert avait expliqué à Simon que s'il y avait la moindre chance de découvrir quoi que ce soit sur Kurt, c'était par l'entremise du Département des Maladies du Langage que cela se ferait. Cette branche, avait précisé le médecin, était unique en son genre et n'existait nulle part ailleurs dans le monde. En fait, rien ne ressemblait au petit microcosme que formait le village, avec ses lois et ses conventions. Notre village, avait expliqué le médecin, est le seul endroit où les maux langagiers existent... En fait, il est le seul endroit où l'on reconnaît l'existence des maux langagiers.

Simon était resté perplexe face à cette explication. Un univers isolé, presque imaginaire, qui n'existait que pour lui-même... Cela lui rappelait vaguement la définition d'un terme qu'il avait lu il y a longtemps. Simon était certain que le mot commençait par un D... Dié...Diéga...Diégè...

Rien à faire, il ne s'en souvenait plus.

Avant de raccrocher, le médecin avait ajouté que, souvent, à des heures avancées de la nuit, on retrouvait Kurt dans la salle commune, en train de composer des numéros aléatoires sur le téléphone. Il raccrochait ensuite chaque fois que quelqu'un lui répondait.

Une nuit, il était trois heures du matin lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans le petit appartement de Simon. Celui-ci dormait profondément. Il mit un certain temps à prendre conscience du bruit. Lorsqu'il ouvrit finalement les yeux, son regard tomba sur le réveil. Qui diable pouvait bien l'appeler à cette heure?

## Le narrateur perd pied

L'histoire a lieu dans une ville pareille à toutes les autres : à la fois unique et commune. Certains matins, la pluie s'y déverse doucement. De la monotonie grisâtre elle s'échappe, entraînant avec elle le surgissement de l'odeur de pavé trempé si typique des milieux urbains. Des voitures croisent sporadiquement le chemin des passants, marquant leur passage par le caractéristique son de chute qui provient des roues en mouvement sur les flaques d'eau.

La ville, isolée du reste du monde, est entourée de montagnes et une seule route permet d'y parvenir ou d'en sortir. Encore faut-il être assez courageux pour s'aventurer dans la dense forêt. Cette forêt floue, mal définie, sépare ce petit univers du monde extérieur. En son sein, le réel et l'imagination se confondent, se chevauchent. L'esprit s'y égare et s'y retrouve tout à la fois.

En ce début d'automne, les bois sont magnifiques avec leur rougissement subtil et naissant. Les feuilles semblent lasses, penchées vers le sol par le poids de la pluie et de la saison. Parfois même elles se mêlent à l'averse et tombent gracieusement, comme des plumes égarées ou une neige écarlate.

La ville a ses particularités : un « Département des Maladies du Langage » n'est pas un lieu psychiatrique commun. Pourtant, il existe ici. C'est normal, c'est le seul endroit au monde où les maladies langagières prennent forme.

Nous donnons vie à cette ville. Nous nous trouvons au tournant de chaque rue, espionnant un nouveau couple et observant au moment opportun l'impulsion du premier baiser.

- Je t'aime, dit la jeune fille.

- Je t'aime, dit le jeune homme.

Quoi de plus sincère que cette simplicité naïve? Quoi de plus envoûtant que la naissance d'une passion? Lorsqu'après avoir échangé une dernière caresse, les amants se séparent, nous les accompagnons chez eux. Ils flottent, les yeux bouffis, le sourire aux lèvres sur un nuage de volupté et de fatigue, pressés d'arriver à leur maison respective pour sombrer dans des rêves où ils se retrouveront enfin...

Malgré nous, notre âme est aussi froide, désolée. En nous, il y a quelque chose du voyeur dérangé. Il n'y a pas un crime que nous manquons. Nous sommes toujours au rendez-vous, inexorablement. Et même si cela nous rebute, nous *constatons*. En fait, nous ne pouvons que faire cela : constater, remarquer. Remarquer la terreur dans les yeux d'une femme, poussée dans un coin sombre et sale de la ville, à l'abri des regards indiscrets, mais malheureusement pas des attouchements envahissants. Observer la soif animale dans les yeux de l'homme qui la force à s'étendre dans la terre humide, lui lève la jupe et la viole. Cela nous fait frissonner de dégoût. Et pendant que l'homme gémit de l'étanchement bestial de sa soif sexuelle, la femme gémit des prières qui ne parviennent qu'à nous, sans que jamais nous puissions y répondre.

Oui, nous avons vu beaucoup d'événements, heureux ou tristes, désolants ou réjouissants. Et nous en voyons encore. Mais qui sommes-nous, pour avoir ce regard omniscient sur toute chose, sur toute personne? Pour être à la fois partout et nulle part?

Penser à notre nature profonde nous fait revenir en mémoire un événement des plus étranges, des plus inquiétants qu'il nous ait été donné de constater. Et pourtant, nous avons vu beaucoup de choses. Cette histoire nous fait frémir d'horreur. Cette fois-là, nous avons eu très peur pour les

personnes qu'elle concerne, mais nous avons aussi craint pour notre existence même. En plus, cette aventure nous effraya presque autant que les personnes qu'elle impliquait.

Ce récit concerne un couple, Michel et Ariane, dont le destin semblait aussi heureux et prometteur que celui des amoureux dont il a été déjà question. Malheureusement, le cours des choses a rendu très vite le tout effrayant.

Mais ne nous laissons pas emporter par la hâte, commençons le récit à son début...

Michel fit la connaissance d'Ariane par l'entremise de son ami Simon. Celui-ci avait organisé, avec son meilleur ami Kurt, une fête à son appartement. La taille du lieu interdisait un événement grandiose, mais assez de convives avaient répondu à l'invitation pour qu'un bien-être s'installe doucement au cours de la soirée. L'alcool délia suffisamment les langues pour permettre à des étrangers de converser et à de vieux amis de balbutier des déclarations d'amour ivrogne. Les dix personnes présentes ce soir-là étaient en train de passer un excellent moment, les yeux bouffis et perdus dans le ravissement de l'aube de l'ivresse.

Au cours de cette soirée, Michel osa aborder Ariane. Celle-ci avait des cheveux blonds qui lui arrivaient tout juste aux épaules. Ses yeux, d'un brun corindon, semblèrent pétiller quand Michel s'assit à côté d'elle sur le vieux canapé de Simon, que deux autres personnes occupaient déjà.



La discussion qu'entamèrent Michel et Ariane fut interminable. Nous l'écoutâmes avec un intérêt sincère. Ce fut un échange passionné, où l'on pouvait sentir un lien se tisser entre deux âmes qui croyaient pourtant toutes deux à leur singularité.

Ils en vinrent à parler de la mort. Michel expliqua, les yeux humides, qu'il vivait jusqu'à tout récemment avec ses grands-parents et s'occupait eux. Ces derniers étaient morts à un mois d'intervalle. Son grand-père était d'abord décédé d'une crise cardiaque. Cette journée-là, Michel avait été réveillé à midi par sa grand-mère qui lui avait raconté l'horrible événement. Le corps était déjà à la morgue. Son grand-père ne voulait pas de cérémonie ni d'enterrement, lui avait-elle expliqué.

Nous écoutâmes Michel raconter ensuite qu'il avait acquis un chien husky pour tenir compagnie à sa grand-mère. En trois semaines, l'animal était devenu d'une fidélité absolue à la dame. Il aboyait chaque fois qu'elle l'appelait et accourait pour venir s'asseoir devant elle, la langue pendante. Sa dévotion était telle, décrivait Michel, qu'il avait l'impression que la bête avait *peur* de la vieille dame. Chaque nuit, le chien dormait aux côtés de la grand-mère. Quand celle-ci mourut (dans son sommeil), elle légua l'appartement à Michel à la condition qu'il continue à s'occuper de l'animal de compagnie, ce qu'il faisait encore aujourd'hui.

Nous remarquâmes qu'Ariane, émue, avait elle aussi les yeux humides.

Lorsqu'ils se séparèrent, à la fin de la nuit, Michel demanda à Ariane son numéro de téléphone.

Le soleil automnal commençait à percer l'horizon lorsque Michel arriva chez lui. Il se laissa tomber sur son lit sans même se déshabiller et s'endormit aussitôt. Ariane, elle, prit davantage

son temps. Elle se démaquilla et se brossa les cheveux en fredonnant quelques chansons. Lorsque, vers sept heures du matin, elle se coucha, c'était le cœur à la fête.

Nous constatâmes, avec notre don d'ubiquité, que Michel et Ariane avaient le même sourire voluptueux au visage.

\*

Les semaines passèrent avec la rapidité tranquille des jours heureux d'un nouveau couple. Celui-ci s'épanouissait à mesure que les milliers de feuilles entourant le village changeaient de couleur et, en tombant, formaient une pluie iridescente dont les vestiges étaient tranquillement emportés par le vent.

Ce spectacle nous coupait le souffle. C'était ainsi tous les ans.

Tout semblait en place pour faire advenir une autre anecdote heureuse.

Ironiquement, c'est à partir de ce moment que les choses prirent une tournure étrange pour nous et pour le couple.

Un jour, Michel cogna soudainement à la porte d'Ariane, qui lui ouvrit rapidement. Après une longue étreinte, la porte se referma sur eux. Nous les suivîmes.

L'appartement d'Ariane était peu spacieux, mais bien décoré. Le salon comprenait un élégant divan en cuir beige, une table en verre et de nombreuses plantes exotiques. Les amoureux se laissèrent choir nonchalamment sur le canapé, qui gémit sous le frottement des vêtements sur sa surface.

Michel tourna son visage vers Ariane. Celle-ci dut remarquer en même temps que nous l'air inquiet qui le crispait tout à coup.

- Est-ce que ça va, Michel? Demanda-t-elle.

- J'ai fait un cauchemar la nuit dernière. C'était horrible. J'ai rêvé que tu te faisais couper la langue et assassiner et que moi, je m'enlevais la vie deux semaines plus tard.

Ariane resta sans mot et grimaça. Nous de même. L'image était horrible. Après un long silence, Ariane dit d'un ton peu convaincant :

- C'est seulement un rêve, ne sois pas idiot. Personne n'est assez fou pour faire quelque chose d'aussi macabre.

La sonnerie du téléphone retentit de manière stridente, les faisant sursauter tous deux. Ariane alla décrocher.

- Oui bonjour? Oui, salut Kurt... Ça va et toi? Ce soir? Je ne sais pas trop. Attends une minute. Elle bloqua l'embout du téléphone et se tourna vers Michel. Ça te tente d'aller faire du camping en montagne avec Kurt et Simon cette fin de semaine?

Le nom de Kurt fit résonner quelque chose en nous. Un pressentiment d'événements à venir ou peut-être même déjà évoqués.

Nous devinâmes la réponse de Michel à l'invitation avant même qu'il la signifie. Il secoua la tête négativement.

- Peut-être une autre fois, Kurt. Merci de l'invitation, répondit finalement Ariane.

Elle raccrocha et revint s'asseoir. Michel ne semblait toutefois pas avoir terminé ses doléances. Ses poings étaient crispés et il se mordait la lèvre inférieure. Il finit par raconter à Ariane qu'il se sentait observé depuis leur toute première soirée passée ensemble.

Après qu'Ariane eut tenté de le rassurer, Michel insista en ajoutant qu'il n'était pas convaincu qu'il s'agisse d'une personne...

Nous n'arrivions pas à croire ce que nous étions en train d'entendre. En plus, consciemment ou pas, Michel tourna alors sa tête vers nous et son regard se fixa directement sur l'endroit d'où nous le regardions. Nous retînmes notre souffle. Ça devait être une coïncidence... Pouvait-il vraiment nous voir? Non, non. Impossible.

Ariane, l'air passablement horrifié, eut un frisson et s'éloigna de Michel en entrant dans sa chambre à coucher. Après s'être excusé de l'avoir effrayée avec ses « absurdités », Michel lui proposa d'aller plutôt chez lui. Comme ça, ils pourraient voir le chien et se changer les idées, car Ariane aimait bien le gros husky gris aux poils longs et doux.

Quand Ariane fut sortie, Michel scruta rapidement la chambre à coucher. Il semblait convaincu que notre présence n'était pas une « absurdité », malgré les excuses qu'il avait formulées à son amoureuse.

\*

Chez Michel, nous suivîmes le couple dans la grande chambre qu'avaient occupée les grands-parents. Michel n'avait rien touché depuis la mort de sa grand-mère. Le chien, comme à l'habitude, était couché là où dormait toujours le grand-père de Michel, dans le lit. Lorsque Michel fit remarquer ce détail à Ariane, celle-ci fut attendrie et suggéra même que l'âme du défunt se trouvait à *l'intérieur* de l'animal.

Michel sourit à l'idée, qu'il trouvait probablement un peu farfelue, mais n'ajouta rien. Nous sourîmes nous aussi, mais bien sûr, personne ne nous vit.

Le jeune homme fit signe au chien de venir le voir et lui dit qu'il était l'heure de manger. L'animal s'exécuta et, après avoir dévoré sa pitance, alla s'asseoir, la langue pendante, au milieu du couloir entre la chambre des grands-parents et le salon. Nous écoutâmes Michel expliquer qu'il faisait souvent cela. Il ne comprenait pas pourquoi cet endroit fascinait autant l'animal. Les larges murs de ce corridor étaient d'un jaune criard dépourvu du moindre intérêt. Pourtant, le husky pouvait y demeurer durant des heures.

Puis nous observâmes avec un certain ennui le couple se mettre au lit et s'endormir. Après un moment passé à constater leur sommeil, nous vîmes Michel se réveiller en sursaut. Son regard tomba directement sur nous. Il réveilla Ariane en la secouant. Lorsqu'elle lui demanda ce qui se passait d'une voix endormie, il lui jura qu'il avait encore l'impression d'être observé. Ariane soupira et se retourna pour se rendormir, quand un gros aboiement les fit se redresser tous les deux. Nous sursautâmes nous aussi.

Aussitôt, ils se levèrent d'un bond pour aller voir où était le chien. L'aboiement se répéta et fut suivi d'un grognement. Le husky se trouvait dans le couloir habituel et grognait en regardant le mur jaune devant lui. Il se dressa soudainement sur ses pattes et se mit à gratter la peinture de ses griffes. Michel s'avança vers lui et lui tapa la tête en lui faisant signe de s'en aller. L'animal glapit et courut se réfugier dans la chambre des grands-parents. Ariane en ferma la porte.

Nous suivîmes avec appréhension le couple retourner se coucher. Nous entendions les gémissements du pauvre animal qui voulait sans doute sortir de la pièce. Avec le vacarme, Michel et Ariane mirent beaucoup de temps à retrouver le sommeil.

Le lendemain, nous eûmes du mal à comprendre ce qui s'était passé. Il n'y avait aucune trace de griffes dans la peinture du couloir. Le chien, quant à lui, était légèrement blessé au flanc. Michel et Ariane avaient remarqué du sang sur le coin pointu de la table de chevet du grand-père en cherchant la cause de la plaie. Le husky s'était probablement coupé en voulant sauter sur le lit.

L'absence des marques de griffes sur le mur jaune nous intriguait au plus haut point. Michel avait le souvenir des événements de la nuit dernière, mais pas Ariane. Avions-nous suivi Michel dans un rêve?

\*

Les jours de l'automne continuèrent de s'envoler, emportant avec eux le peu de chaleur restante. L'obscurité gagnait du terrain. La ville paraissait vouloir se refermer sur elle-même. Son âme semblait se frigorifier peu à peu à mesure que son cœur se glaçait lentement, inexorablement.

Aucun autre événement étrange n'avait suivi cet épisode nocturne. La blessure du chien avait guéri, et il était retourné à son habitude de s'asseoir passivement devant le mur jaune du couloir. Toutefois, des tensions commençaient à émerger entre Ariane et Michel. Ce dernier ne démordait pas de cette histoire de surveillance, même s'il se gardait d'en parler ouvertement. Lorsque nous l'observions, il était toujours nerveux, jetait des regards derrière son épaule en notre direction. Son attitude nous intriguait presque autant que la fascination du chien pour le corridor jaune.

Un après-midi, Ariane était assise au bureau sur lequel elle écrivait assidûment dans un journal intime depuis quelques temps. Elle saisit son crayon, ouvrit son journal et se mit à rédiger avec frénésie. Nous nous rapprochâmes d'elle pour lire par-dessus son épaule.

Nous perçûmes un léger frisson de son corps quand nous fûmes à ses côtés. Était-ce notre faute?

Elle relatait une dispute avec Michel qui avait commencé lorsqu'elle lui avait fait remarquer son attitude distante.

Nous n'avions aucun moyen de déterminer si nous étions vraiment la cause du changement d'humeur de Michel. Notre destin ne nous permet pas d'influencer l'intrigue. Nous ne pouvons que la révéler. Si vraiment nous avons eu un impact quelconque sur l'évolution de l'histoire qui se déroulait, cela aurait constitué une transgression majeure aux règles établies. Nous trouvâmes alors une solution toute simple pour vérifier si notre influence était réelle ou imaginaire.

Nous nous penchâmes vers le cou d'Ariane...

\*

Michel se réveilla en sursaut. Sa main trouva l'interrupteur de sa lampe et il alluma vivement la lumière, scrutant d'un regard effrayé la pièce apparemment vide. Son regard sembla tomber sur un point situé juste derrière nous. Il sursauta. Nous nous retournâmes. Dans le placard à la porte entrouverte, il nous sembla voir une ombre... Cette silhouette semblait être celle d'une vieille dame. Effrayé, Michel éteignit la lumière et la ralluma.

La silhouette avait disparu.

Après avoir refermé brusquement la porte de la penderie, il retourna se coucher. Le jeune homme était sur le point de s'endormir quand nous entendîmes un aboiement suivi de grattements familiers. Michel se leva et se dirigea vers le couloir jaune pour faire cesser le bruit infernal du chien, qui grognait en griffant frénétiquement le mur. Lorsqu'il appela la bête, celle-ci tourna sa tête vers lui, montra méchamment ses crocs et recommença à s'attaquer au mur. Michel pris par la peau du cou le husky, qui continua de grogner et qui tenta même de mordre son maître.

Lorsque le chien s'aperçut que Michel le traînait dans la chambre des défunts grands-parents, il cessa toute démonstration d'agressivité et se mit étrangement à hurler à la mort. L'animal tenta en vain de planter ses pattes dans le plancher de bois. Michel lui donna une claque et le força à entrer dans la chambre. Juste avant que Michel ne referme la porte, nous crûmes à nouveau voir une ombre qui se tenait au fond de la pièce, à côté de la table de chevet du grand-père.

On tambourina soudain à la porte d'entrée de l'appartement. Michel sursauta de terreur, rouvrit la porte de la chambre et actionna l'interrupteur. La pièce était vide. La pauvre bête, terrorisée par une raison qui nous échappait, courut se réfugier sous le lit. Michel referma la porte et les lumières et alla ouvrir.

C'était Ariane. Elle se jeta dans ses bras.

- Michel, fit-elle avec un soupir de soulagement... J'étais inquiète.

Elle respirait de manière saccadée. Elle avait manifestement couru. Michel la dévisagea d'un air franchement troublé.



- Ariane, est-ce que tout va bien? Que se passe-t-il?

- Michel... Tu avais raison, murmura-t-elle lentement.

- Raison à propos de quoi?

- Nous sommes surveillés... Je l'ai senti tantôt. C'était comme quelqu'un qui lisait par-dessus mon épaule. J'ai aussi senti un souffle dans mon cou.

C'était impossible. Elle n'avait eu aucune réaction quand nous avons tenté d'entrer en contact avec elle. À moins qu'elle ait réellement senti notre présence sans toutefois vouloir nous le révéler...

Comme pour confirmer notre pensée, elle se défit de l'étreinte de Michel et tourna un regard menaçant vers nous.

- Je te dirai même que nous sommes observés présentement, ajouta-t-elle, le regard assassin.

- Je sais, Ariane... Je sais... Tu comprends... Je n'en reviens pas... Tu me crois. Michel éclata d'un rire nerveux pendant qu'elle le serrait dans ses bras.

- Michel, j'aimerais que nous partions d'ici. Que nous allions très loin. Là où personne ne pourra nous suivre et nous espionner...

- J'allais t'en parler. ... Je veux partir aussi... En plus, le chien agit bizarrement ici. Changer d'air lui fera sûrement du bien. Ça me fera du bien aussi. J'aimerais partir avant l'hiver.

- Avant cela, même! L'hiver est encore si loin. Crois-tu qu'il serait possible de nous enfuir dans environ deux semaines? demanda Ariane.

- Probablement. Il faudrait seulement que ton propriétaire n'ait pas vent de tes projets.

Ils se mirent à rire à l'unisson et allèrent s'étendre dans le lit de Michel. Après un bon moment passé collés l'un contre l'autre, les deux amoureux s'endormirent.

Tout était silencieux quand le chien recommença à hurler. Michel et Ariane se réveillèrent en sursaut.

- Tu entends ça? chuchota Michel à Ariane. Ce n'est pas la première fois qu'il fait ça.

- C'est horrible. On dirait vraiment qu'il souffre... Je vais aller lui ouvrir la porte et voir si tout va bien.

Ariane se leva tant bien que mal et sortit de la chambre. Michel se retourna sur le côté en attendant son amoureuse. Au bout d'un moment que nous jugeâmes assez long, Michel voulut se redresser pour appeler Ariane, voyant qu'elle ne revenait pas.

Finalement, les pas de la jeune femme se firent entendre dans le couloir. Elle revint dans la chambre et annonça que le chien s'était encore blessé sur la table de chevet et que celle-ci était à nouveau toute tachée de sang.

\*

Ariane n'était pas dans sa chambre lorsque nous y entrâmes. Nous notâmes la façon qu'elle avait de faire son lit. Sans laisser aucun pli, en plaçant les oreillers de manière ordonnée par-dessus l'édredon. Le parquet était jonché de boîtes remplies de différents objets de toutes sortes. Les préparatifs du déménagement allaient bon train. Sur l'élégant bureau de chêne se trouvait toujours le journal intime d'Ariane, ouvert. Incapable d'étouffer notre curiosité, nous nous approchâmes du bureau pour lire les dernières entrées.

Celles-ci nous laissèrent avec un réel sentiment d'incompréhension.

Ariane expliquait qu'elle avait menti à Michel en lui disant qu'elle se croyait observée. Pourtant, elle avait réellement semblé nous voir. Elle racontait également la blessure du chien. L'animal, heureusement, s'en était rapidement tiré, mais était retourné se planter devant le mur jaune et ne cessait de le gratter. Elle et Michel avaient abandonné toute tentative de le faire cesser.

L'entrée suivante était beaucoup plus banale et parlait du déménagement. Ariane trouvait également que Michel avait l'air de se sentir mieux et que changer d'univers leur ferait assurément le plus grand bien à tous les deux.

La dernière entrée était écrite sur un ton enjoué et expliquait que Michel n'avait apparemment plus l'impression d'être observé depuis leur projet de partir.

Nous remarquâmes que nous n'avions pas du tout vu Michel depuis l'étrange épisode nocturne.

La porte de la chambre grinça et Ariane apparut. Elle jeta un regard autour d'elle et se dirigea vers nous. Toutefois, elle nous ignora, se contentant de soupirer en rangeant le journal hors de notre portée.

Ariane s'étendit sur son lit et se mit à contempler le soleil que nous voyions se coucher derrière les montagnes, au travers de la fenêtre givrée. L'hiver approchait.

\*

Quelques heures avaient passé depuis que nous avions visité Michel à nouveau. Nous avons constaté le désordre épouvantable de son appartement. Des boîtes à moitié remplies traînaient un peu partout.

Dans la chambre d'Ariane, le bruit du crayon résonna tout à coup. La fougue avec laquelle elle se mit à écrire contrasta avec l'apparente quiétude de l'endroit. Il semblait que chaque nouveau coup de crayon était l'écho d'un poignard qui s'enfonçait dans la page blanche. Ariane semblait en furie.

*28 novembre,*

*Je viens de finir de parler avec Michel au téléphone. Il jure qu'il a ressenti la présence à nouveau. Il semblait au bord de la crise de panique. J'ai eu envie de pleurer. Je n'ai rien trouvé à lui dire qui aurait pu le réconforter. Je n'ai pu que lui proposer de devancer notre départ, ce que nous allons faire. Nous partirons demain.*

Nous n'arrivions pas à croire ce qui s'était produit. Michel ressentait-il vraiment notre présence? C'était inconcevable. Une telle chose impliquerait qu'il nous fût possible d'exercer une influence sur notre univers.

Aurions-nous pu sauver cette dame dont nous avons observé tristement et impassiblement le viol?

Non, il n'y a aucune influence. C'est irréel. Illusoire. Une série de coïncidences. Voilà. Nous sommes là, tout simplement. Nous ne sommes qu'une présence circonstancielle, qu'une convention. Nous existons dans ce village parce que sans nous, rien ne pourrait être.

\*

Le couple circulait dans l'appartement vide de Michel. Tout avait été emballé, sauf le mobilier de la chambre des grands-parents. Michel laisserait au prochain propriétaire le soin d'en disposer. Même s'il ne l'avouerait jamais à Ariane, quelque chose dans cette pièce l'effrayait, nous le sentions. Il ne voulait pas toucher à quoi que ce soit.

Le couple avait également laissé le matelas de Michel dans sa chambre, afin d'y passer la dernière nuit. Ils fermèrent la porte de la pièce, sachant que le chien ferait probablement du bruit, ce qui ne manqua pas de se produire. À peine trente minutes s'étaient écoulées qu'il avait recommencé à gratter le mur jaune.

Nous regardâmes Michel et Ariane sombrer dans le sommeil malgré le vacarme de la bête. Ils étaient exténués.

Un bruit assourdissant se fit soudainement entendre et le chien gémit avant de prendre la fuite, ses griffes grattant le plancher de bois et laissant entendre une course effrénée.

Michel se réveilla, mais pas Ariane. Après un instant passé à se demander s'il devait aller voir la source du bruit, il décida d'attendre le lendemain. Il allait devoir se lever dans à peine deux heures et voulait dormir.

Au bout d'une heure, toutefois, Ariane et Michel se réveillèrent en fronçant les sourcils et en plissant le nez.

Une odeur épouvantable avait envahi l'appartement.

Ils se levèrent à l'unisson pour se diriger vers la source de cette émanation infecte.

La première chose que nous remarquâmes en même temps que Michel et Ariane fut la porte arrière de la cuisine, ouverte et battant au vent.

En se bouchant le nez, le couple parcourut lentement l'appartement en appelant le chien. Il ne se montra pas.

Toutefois, dans le corridor aux murs jaunes, un horrible spectacle nous accueillit tous. Ariane hurla de terreur et Michel se retourna pour vomir.

La paroi jaunâtre que le chien n'avait cessé de gratter laissait voir un trou béant. Le cadavre du grand-père de Michel gisait devant eux, à moitié décomposé, un couteau planté au milieu de sa poitrine.

Il avait été assassiné et emmuré.

Seule la partie supérieure du corps avait basculé à l'extérieur du mur. Les jambes étaient toujours dans la section intacte de la paroi intérieure et étaient appuyées contre celle-ci. Le défunt menaçait de se rompre en deux.

Nous en avons vu, des choses horribles, mais cette atrocité dépassait tout ce que nous avons pu constater. Michel, reprenant ses esprits, appela le chien pour s'assurer qu'il n'avait pas été blessé dans la chute du corps.

L'animal demeura introuvable.

Lorsque Michel alla voir dans la chambre des défunts, il remarqua que le lit, du côté de la grand-mère, était sens dessus dessous. L'oreiller avait été lancé contre le mur et gisait à présent par terre. Des traces de crocs le perçaient un peu partout.

Sur le matelas, à l'endroit où était normalement l'oreiller de la grand-mère, une bouteille de somnifères gisait, vide.

Nous devinâmes que la grand-mère avait assassiné le grand-père et s'était suicidée par la suite.

Mais nous ne sûmes jamais quel était le motif de cet assassinat, Michel et Ariane non plus.

\*

Ariane et Michel durent retarder leur déménagement à cause des procédures légales entourant le meurtre. Ils partirent quelques jours plus tard que prévu sans avoir jamais retrouvé le chien. Notre parcours inhabituel avec eux s'acheva de cette manière énigmatique.

Encore aujourd'hui, beaucoup de questions demeurent sans réponse pour nous : quelle influence avons-nous réellement eue sur Michel et Ariane? Pouvaient-ils ressentir notre présence?

L'histoire du chien nous laissa également perplexe face à la véracité de ce que nous avions observé. Le fantôme était-il réel? L'âme du grand-père était-elle vraiment revenue dans le corps du chien pour mettre en lumière son meurtre? Non, cela semblait absurde. Ce n'était que pure coïncidence que le chien soit arrivé après la mort du grand-père...

Là est le problème. Dans cette histoire, nous ne pouvons pas assurer la véracité de quoi que ce soit...

Puisque le récit laisse place à l'interprétation, nous sommes pris entre plusieurs versions du sens des faits, sans pouvoir trancher. Normalement, nous avons la réponse à ce genre de questionnement, mais ici...

Depuis que Michel et Ariane ont déménagé à l'extérieur du village, nous ne les avons pas encore revus.

Peut-être reviendront-ils un jour dans notre monde, dans l'univers que nous *narrons*, dans notre diégèse...?

Seul le Créateur connaît ces réponses. Ce n'est pas notre rôle de savoir ce genre de choses. Parfois, nous aimerions avoir plus de maîtrise sur le récit... En fait, avec Michel et Ariane, il

nous avait été possible d'espérer exercer une certaine influence, de changer un peu le cours de l'histoire.

Lors de nuits tranquilles, il nous arrive parfois de tenter d'imaginer où sont à présent Michel et Ariane et de réfléchir au déroulement des événements si nous n'avions pas dû simplement les observer. Une partie de nous espère que nous les reverrons un jour à l'orée de la forêt où nous les avons laissés ce jour-là.

Même s'il nous est impossible de visualiser ou de décrire le lieu où ils se trouvent actuellement, nous pouvons nous amuser à l'imaginer.

Leur nouvelle vie se déroule probablement dans une ville pareille à toutes les autres : à la fois unique et commune. Lors de certains matins, la pluie se déverse doucement. De la monotonie nuageuse grisâtre elle s'échappe, entraînant l'apparition de l'arome de pavé trempé si typique des milieux urbains...



## Le lecteur pris au piège

Quand tu lis ces mots, tu as déjà plongé dans l'univers que l'on veut te faire visiter... As-tu déjà eu l'impression de te perdre dans tes pensées et de sombrer dans un demi-rêve? De te trouver dans un état où tu es encore conscient du monde physique qui t'entoure, mais où ton esprit divague et, au lieu de contrôler tes réflexions, il les laisse suivre leur propre cours. C'est comme si un film s'était construit dans ta tête et que tu n'avais sur lui aucun contrôle. Une image se forme subitement devant tes yeux clos. Il peut s'agir d'un lieu connu, d'un monde irréel ou d'une planète éloignée. Puis, une image totalement différente efface la première.

Ne te semble-t-il pas que l'acte de lecture soit similaire à cet état de rêve? Qu'en penses-tu? La seule différence, c'est que le spectacle qui se développe dans ta tête est préconçu par les mots qui servent à sa construction au lieu d'être établi par tes pensées.

Un exemple pourra mieux illustrer ces explications.

Tu ouvres les yeux. Tu es dans une pièce spacieuse, à l'apparence antique. Le plancher de bois craque par intermittence sous le poids des années. Au fond, deux grandes fenêtres donnent sur l'extérieur, où les branches d'un arbre dénudé cognent contre la vitre sous l'effet du vent hivernal. La nuit est à son plus sombre. La neige tombe calmement et habille graduellement l'extérieur du revêtement immaculé de la saison froide. Tu devines que le temps est glacial avec le givre qui a commencé à se former à la base des fenêtres.

Au milieu de la pièce, un homme est couché sur un élégant bureau dans une position inconfortable, la tête entre les bras. Devant lui, tu remarques une plaque portant l'inscription

« Dr G. Robert, spécialiste des Maladies du Langage ». Tu es certain d'avoir déjà lu ce nom quelque part.

L'homme remue et finit par se réveiller. Il se masse le cou et jette un regard autour de lui, l'air perplexe.

Tu sais qu'il ne peut pas t'apercevoir. C'est comme dans ces rêves où tu n'es qu'un fantôme, une entité qui ne peut agir avec son environnement.

L'homme se lève de sa chaise et s'étire, histoire de délier ses membres. Il continue son examen des lieux d'un air dubitatif.

Ton regard suit le même trajet que celui du Dr Robert. Ce qui lui sert de bureau est complètement en désordre. Les rideaux aux fenêtres, qu'on ne t'avait pas fait remarquer plus tôt, sont déchirés par endroits. Des dizaines de papiers jonchent le sol égratigné. L'homme soupire et commence à mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

Tu suis le médecin comme son ombre. Le bois gémit et craque sous ses pas, mais les tiens n'ont aucun effet. Tu n'existes pas vraiment ici. Tu as décidé d'entrer comme un voyeur, mais tu n'as pas ta place. Tu te sens étrange. Tu ne maîtrises pas tes mouvements. Comme si une force extérieure guidait tes moindres gestes, te forçait à suivre un parcours bien établi.

Comme une présence omnisciente, toujours à tes côtés.

En ramassant une feuille qui traîne sous son bureau, le docteur Robert sursaute de dégoût en remarquant qu'elle est tachée par une grosse goutte de sang séché, tout comme l'est le plancher de bois franc. Le médecin froisse bruyamment le papier et le jette plus loin.

En continuant de nettoyer, il lit malgré lui le contenu de ce qu'il ramasse. À ses côtés, tu fais la même chose :

*-l'on en croit les symptômes, patient atteint d'une palindromicite aigue, qui ne peut se guérir que par-*

Tu t'arrêtes là, car le docteur a remarqué autre chose et s'est débarrassé du papier. Deux autres gouttes de sang séché attirent son attention. Elles sont alignées avec la première. En poussant brusquement d'autres débris pour chercher d'autres taches de sang, il se coupe entre le pouce et l'index avec du verre brisé et il sursaute de douleur.

La série de gouttes semble mener à une petite salle de bain plongée dans la pénombre. Tu aperçois très clairement la cuvette et le lavabo par leur couleur blafarde et rouillée. Tu t'approches avec prudence derrière le docteur Robert qui, lui aussi, semble hésitant à s'aventurer dans la salle de bain.

Tu es surpris de voir une telle pièce dans un bureau. Ton étonnement augmente encore lorsque tu franchis le seuil de la porte et que tu remarques à ta gauche une baignoire que tu n'avais pas aperçue de l'extérieur. Le rideau est fermé, mais tu saisis que les gouttes s'y dirigent tout droit. La paroi extérieure est tachée d'un sang qui s'est figé lors de son écoulement.

Tu n'as pas trop envie que l'homme tire les rideaux et que tu aperçoives ce qui se trouve derrière. Le docteur regarde autour et trouve un interrupteur.

Il l'actionne...

Rien. La pièce reste sombre.

Évidemment, ce serait trop facile, penses-tu.

Tu inspires profondément à mesure que la main tremblante du médecin ouvre lentement le rideau dont la tringle grince dans le silence de la nuit.

Tu retiens ton souffle...

Il n'y a rien dans la baignoire, sauf d'autres traces de sang.

Tu soupîres de soulagement à mesure que le docteur Robert se penche pour examiner la faïence tachée. Après un instant, il porte la main à sa tête et remarque que ses doigts sont tachés d'une substance sombre.

Un instant plus tard, une autre goutte l'atteint au front. Elle est rouge. Tu viens juste de la voir dans les mots inscrits sur cette page. L'homme lève le regard et hurle.

Un cadavre est collé contre le plafond du bain, attaché par une corde qui passe par huit trous disposés à chaque extrémité du corps et s'enroule autour de celui-ci.

Puisque tu ne peux que suivre le parcours des personnages de l'histoire que tu lis, tu ne l'avais pas vu avant. Son regard mort et vide vous fixe. Non, c'est ridicule. Il ne te fixe pas toi, mais tu frissonnes tout de même d'horreur.

Malgré les ténèbres, le docteur Robert distingue très bien le blanc des yeux du cadavre. Celui-ci pleure du sang.

Le docteur trébuche en voulant s'enfuir. Lorsqu'il atteint la porte d'entrée du bureau, celle-ci est verrouillée. En plus, il n'a aucun moyen de l'ouvrir de l'intérieur.

Tu te dis que cela n'a aucun sens. Quelque chose ne tourne pas rond. Pourquoi quelqu'un n'aurait-il pas de serrure *dans* son propre bureau?

Généralement, quand quelque chose n'a pas de sens logique, tu te trouves dans un rêve. C'est ce que tu te dis pour te rassurer.

Le docteur Robert se précipite à la fenêtre. Il se trouve au sixième étage. Il n'y a aucun rempart et aucun moyen d'atteindre l'arbre pour ensuite descendre. Il pousse bruyamment plusieurs jurons et se demande à voix haute pourquoi il n'a aucun souvenir de s'être endormi sur son bureau. Il revient vers le meuble et en ouvre frénétiquement les tiroirs.

Ils ne contiennent pas grand-chose. Il y a quelques crayons et des dossiers de patients dont quelques noms te semblent vaguement familiers... Toutefois, aucun des diagnostics ne te dit quoi que ce soit lorsque tu les lis : Oulipa Apilou (lipogrammicite incurable), Georges Cerep (palindromicite intermittente), Kurt Martin (folie sémiotique avec tendances meurtrières), Ivanoé Tivarrox (diagnostic non connu).

En tentant d'écarter le dernier patient, le docteur remarque qu'il y a un carnet rouge sang attaché à son dossier. Les notes sur la page de présentation sont brèves et évasives :

- Ne parle jamais de la même façon
- Sens de l'observation très au-dessus de la moyenne
- Tendance à vouloir tout contrôler
- Acuité perceptive étonnante (il semble souvent deviner ce que l'on pense)
- Aucun trait caractéristique (physique ou mental) apparent
- Personnalité changeante : tente parfois de se fondre au décor, de devenir invisible et tente parfois de se mêler aux autres, de participer à la vie de l'hôpital

Tu te rends compte que, contrairement aux autres patients, aucune photo de Ivanoé Tivarrox n'accompagne son dossier.

Tout à coup, le docteur Robert fait quelque chose qui n'a pas vraiment de sens à tes yeux : Il désagrafe le carnet et commence à le lire. N'ayant aucun contrôle sur les mouvements du docteur, tu ne peux que suivre son action et déchiffrer avec lui :

*J'écris ce carnet pour accompagner le dossier de Ivanoé Tivarrox, un patient qui est arrivé à l'hôpital aujourd'hui. Il semble totalement dénudé d'humanité. Ce n'est pas qu'il soit méchant, mais on dirait qu'il ne ressent aucune émotion. Comme on peut le voir dans sa page de*

*présentation, le profil d'Ivanoé est dérangent. Dès son arrivée, il a regardé l'hôpital avec affection, comme on regarde une maison après un long moment d'absence. Il ne m'a même pas attendu pour se rendre au sixième étage, le département des Maladies du Langage. Ceux qui l'ont amené m'ont dit qu'ils l'avaient trouvé à la limite de la ville, en bordure de la forêt, marmonnant des paroles sans suite à propos d'un certain couple qui aurait provoqué par son départ une crise existentielle chez lui. Je me servirai donc de ce cahier pour noter mes observations sur ce nouveau patient et j'espère pouvoir établir un diagnostic.*

Malgré l'irréalisme des agissements du docteur Robert face à la situation absurde dans laquelle il se trouve, tu ne peux t'empêcher d'être intrigué par l'histoire de cet Ivanoé et par celle du Dr Robert, par le fait même. Tu as l'impression de ne pas en connaître beaucoup sur ce personnage.

Le médecin détache soudainement ses yeux du carnet, se lève brusquement et tente de défoncer la porte d'entrée à coups de pied. Il ne semble pas en possession de ses moyens. Ses mouvements semblent contrôlés. Après une crise de rage passagère, il se rassoit dans sa chaise et se met à se parler à voix haute en fixant le carnet :

- Ivanoé, Ivanoé... Je ne me rappelle plus de quoi il a l'air, ni pourquoi il est enfermé à l'hôpital, mais je suis sûr que c'est de sa faute si je suis coincé ici...

Le docteur Robert poursuit sa lecture, et toi avec lui :

26 décembre :

*Aujourd'hui, quelque chose d'assez notoire s'est produit. Ivanoé a littéralement manipulé un patient par ses simples paroles. C'était effrayant. Le pauvre Racine, qui est notre plus vieux patient, ne s'en est pas rendu compte. Je retranscris ici du mieux que je peux ce qui s'est passé.*

*J'étais assis dans la salle commune à surveiller les patients. Ivanoé est sorti de sa chambre. Il m'a souri sans joie. Puis, il s'est dirigé vers Racine. Arrivé à sa hauteur, il lui a parlé avec une voix que je ne lui avais jamais entendue. Il semblait plus pâle, presque invisible.*

*« Racine se leva, puis il se mit à rire de manière démente » a-t-il dit d'un ton autoritaire. À ce moment-là, le pauvre Racine, atteint d'une maladie incurable l'obligeant à parler en alexandrins plus ou moins réussis, s'est exécuté. Il a brusquement poussé sa chaise et s'est mis à rire de manière à donner froid dans le dos à tous.*

*Tout de suite après, Ivanoé a enchaîné : « Après un moment, il se tut sans prévenir et se rassit, comme si rien ne s'était passé. Les autres patients le regardèrent avec inquiétude et allèrent se cacher dans leur chambre, sans comprendre ce qui était arrivé à leur ami. Racine, pour sa part, ne sembla pas se rendre compte de sa folie passagère et se mit à boucler ses longs cheveux bruns avec ses doigts. »*

*Quand Ivanoé a cessé de parler, sa pâleur s'est estompée; il est redevenu visible. Et tout ce qu'il avait décrit est arrivé.*

Le médecin relève la tête et continue son raisonnement à voix haute, effaré : « Si Ivanoé est capable de contrôler les gens sans qu'ils s'en rendent compte, suis-je présentement sous son influence? Peut-être que c'est lui qui m'empêche de sortir de mon bureau? »

Une impression étrange t'envahit. Tu ne peux pas expliquer pourquoi, mais tu crois avoir déjà rencontré cette... chose. Tu ne pourrais pas dire exactement où, ni dans quel contexte. Tu es soudainement inquiet à la lecture des mots qui s'enchaînent ici.

Lorsque le docteur Robert se met à feuilleter plusieurs pages et poursuit sa lecture, tu n'as pas d'autre choix que de faire de même.

*24 février*

*Mes observations quotidiennes ont continué à me convaincre de la nature profonde de Ivanoé Tivarrox, de ce qu'il est vraiment. Je n'ose le dire ici, de peur que ce document lui tombe un jour entre les mains. Qui sait, peut-être que c'est lui-même qui force ma main présentement et qu'il ne veut pas que je le nomme. Je divague. Je dois tout de même faire part d'une observation inhabituelle.*

*Avant, je dois dire que confiner Ivanoé à l'isolement n'a eu aucun effet. Les employés chargés de le surveiller le laissaient simplement sortir quand il en avait envie. Je lui ai demandé pourquoi il restait à l'hôpital, avec le pouvoir qu'il avait. Pour toute réponse, il m'a souri.*

*Voici l'observation inhabituelle, celle ayant trait au ton d'Ivanoé.*

*C'était à midi. Comme d'habitude, les employés et les patients du sixième étage prenaient leur repas dans une salle qui leur est réservée. Nous étions en train de manger sans aucun problème. Je gardais toutefois l'œil sur Ivanoé, même s'il n'avait pas fait grand-chose durant les derniers jours. Soudain, il s'est levé. Il s'est mis à enchaîner des phrases sans sens d'un ton lyrique. Je les ai scrupuleusement notées pour les retranscrire ici : «J'espère qu'un jour, quelqu'un lira ces mots. Mes mots. J'espère qu'on pourra en saisir le sens, car il me semble y*



*avoir une rupture trop grande entre les phrases qui apparaissent sur le papier et le fond de ma pensée. » Puis, il s'est mis à rire et a demandé comment nous trouvions ce ton, qu'il décrivait comme étant différent. Avec ce ton, a-t-il expliqué, je peux me fusionner avec un personnage.*

*Personne n'a osé dire mot, car personne ne semblait comprendre de quoi il parlait. Ivanoé a ensuite enchaîné d'une voix menaçante : « Je les regardai avec des éclairs dans les yeux. J'étais furieux de leur indifférence face à mes sentiments. Mon regard dut faire un certain effet, car ils se recroquevillèrent sous la table, tremblants de peur. Après un moment, ils virent que je n'avais pas d'intentions meurtrières et regagnèrent leur siège, désireux d'oublier la énième divagation d'un fou. » Il a ensuite éclaté de rire et s'est rassis. Moi-même, je m'étais caché sous la table et me suis ensuite comporté exactement comme il l'avait décrit dans son récit. Je n'y ai pas échappé. J'étais littéralement terrifié par son regard et ses mots.*

Le docteur Robert prend une grande inspiration et son regard se perd au loin avec une expression d'horreur sur son visage. Ce qu'il a lu l'a apparemment bouleversé. Il s'étonne à voix haute de ne pas se rappeler avoir écrit cette entrée.

Avant que tu puisses pousser ta réflexion plus loin, tu entends le bruit d'une clé qu'on enfonce dans une serrure. D'un même mouvement, toi et le docteur Robert vous retournez brusquement vers la porte.

Lorsque celle-ci s'ouvre, une personne entre et la referme. Sans aucun doute, tu as devant toi Ivanoé. Tu aurais même peine à dire si c'est un homme ou une femme. Soudain, il regarde le docteur Robert dans les yeux et se met à déclamer :

« Nous entrâmes dans la pièce en refermant la porte. Le docteur Robert nous fixa d'un air ahuri. Le fait qu'il pouvait nous voir ne nous affectait plus vraiment. Plus depuis ce couple,

Ariane et Michel, qui furent les premiers à donner l'impression de pouvoir nous percevoir. C'est alors que nous avons réalisé notre pouvoir. »

Lorsque Ivanoé cesse brusquement de parler, le médecin affiche un air ahuri.

- Que pensez-vous de ce ton, docteur Robert? Inhabituel, n'est-ce pas?

Le spécialiste du langage ne répond rien. Ivanoé se tourne alors vers toi, te fixe précisément dans les yeux et te répète sa question. Tu n'arrives pas à croire qu'il est capable de te voir. Il devine ta surprise et se met à ricaner.

Le docteur Robert, pour sa part, ne semble pas du tout avoir remarqué ta présence. En fait, il ne bouge plus du tout. Son expression est complètement figée... Comme si Ivanoé avait arrêté le temps. Il te dit : « je peux tout contrôler, lecteur. »

Il déclame ensuite : « tout à coup, sans prévenir, la porte du bureau disparut. En même temps, le soleil se leva et les premiers rayons éclairèrent la pièce qui était à présent ordonnée. Plus aucun papier ne traînait par terre. Il ne restait que les gouttes de sang menant à la salle de bain. »

À mesure qu'Ivanoé enchaîne ses phrases, tu remarques que tout ce qu'il décrit se met en place. Le soleil se lève effectivement et la porte disparaît. Pendant qu'il parle, il est presque transparent. En fait, il est si pâle que si tu ne savais pas qu'il était là, tu croirais qu'il n'existe pas.

Soudain, tu repenses à la façon étrange dont la nuit a défilé...

Ivanoé se tourne alors vers le docteur Robert, qui cligne des yeux et est à nouveau conscient de ce qui l'entoure. Le médecin demande à Ivanoé des explications sur le cadavre qui se trouve dans la salle de bain. Il déclare simplement qu'il n'a pas besoin d'en dire plus s'il n'en a pas envie. Il l'a placé là, explique-t-il, parce qu'il pouvait le faire, simplement.

« Le jour où ce maudit couple est arrivé dans notre vie, continue Ivanoé, nous nous sommes remis en question. Au début, nous avons essayé d’oublier et de revenir à notre rôle normal de narrateur. Ensuite, nous avons longuement réfléchi et avons eu une épiphanie : nous pouvions faire ce que nous voulions dans cet univers... Regardez... »

Tu attends qu’Ivanoé te fasse une nouvelle démonstration de son pouvoir, mais rien ne se produit.

Ivanoé se fige soudain. Il ne bouge plus, ne parle plus. Tu veux t’approcher de lui, mais tu remarques que tu ne peux plus bouger, toi non plus. Le bras d’Ivanoé se soulève alors, comme s’il était tiré par des ficelles. Il déchire une page blanche du carnet. Sa tête se penche sur la feuille.

Soudain, tu constates avec un certain effroi que des lettres commencent à apparaître sur la page. Lentement, le nom de l’entité s’écrit en grosses lettres rouges.

## IVANOÉ TIVARROX

Après un moment, les lettres se mettent à se réorganiser :

## VOIX NARRATIVE

Ivanoé retrouve sa liberté de mouvement et il se tourne vers toi. Quand il te parle, le docteur Robert n’en a aucune conscience. Il est à nouveau redevenu immobile comme une statue.

Ivanoé te regarde et soupire. Avec un ton désolé, il s’excuse d’avoir tenté d’outrepasser son rôle et de te contrôler. Il est une voix narrative. Rien de plus, rien de moins. Il n’a aucune autre

fonction, aucun autre pouvoir. Il ne doit que te guider à travers l'univers qui prend vie par les mots et c'est ce qu'il fera à l'avenir, te promet-il.

Tu voudrais lui demander si quelqu'un ou quelque chose te contrôle véritablement, mais pour une raison que tu ignores, tu ne lui formules pas cette question.

Ivanoé se retourne vers le docteur et lui explique qu'il lui rendra sa liberté et qu'il ne le reverra plus jamais. De plus, ajoute-t-il, nous ne dérangerons plus le cours des choses.

Après un soupir, Ivanoé ouvre la bouche et déclame les phrases suivantes : « Et le Dr Robert se rassit à son bureau, soudain épuisé. Il ne mit que quelques instants à s'endormir, la tête sur les bras. La nuit était à son plus sombre. Quand il fut assoupi, le carnet de notes sur Ivanoé prit feu. Les flammes le consumèrent en quelques secondes. Le médecin aurait au moins quelques heures de sommeil avant que l'équipe matinale de nettoyage vienne le réveiller le lendemain matin. Il ne remarqua jamais que sa porte était réapparue et que, cette fois, elle pouvait être ouverte de l'intérieur. »

Le docteur n'entend pas tous les mots d'Ivanoé. Tu le vois être soudainement pris de fatigue et se coucher dans la même position que lorsque tu l'as vu pour la première fois. Puis, en l'espace d'un clin d'oeil, la nuit file à toute vitesse et c'est tout à coup le lendemain matin.

Pour toi, il n'y a aucun intervalle de temps qui s'est écoulé. Pour le docteur Robert, toutefois, plusieurs heures ont passé. Tu entends le bruit de la porte qui grince. Le gémissement réveille le médecin. Pour l'instant, il semble n'avoir aucun souvenir de ce qu'il a fait la nuit dernière. Après quelques secondes, sa rencontre avec Ivanoé lui revient en mémoire à mesure qu'il se la chuchote à voix haute. Il se demande toutefois s'il n'a pas rêvé...

Tu vois le concierge saluer le médecin et commencer à nettoyer le plancher. Le Dr Robert remarque tout à coup les gouttes de sang qui mènent jusqu'à la salle de bain. Il s'y précipite, toi sur ses talons, avant que le concierge ne puisse s'y rendre.

Le cadavre n'est plus là.

Le concierge pointe la main gauche du médecin :

- Est-ce que votre main va mieux, docteur? Avec le sang qu'il y a par terre, ça a dû être une bonne entaille.

Ton regard et celui du médecin descendent vers la main de ce dernier et vous remarquez un bandage entre le pouce et son index gauches. Tu ne l'avais même pas aperçu avant. Tu soupçonnes Ivanoé d'en avoir volontairement détourné ton attention. Peut-être même que ce pansement n'existait pas avant maintenant.

Tu suis le médecin à mesure qu'il sort de son bureau et se dirige vers la salle commune. Il demande des nouvelles d'Ivanoé Tivarrox aux autres employés.

- Docteur... Vous sentez-vous bien? On n'a jamais eu de patient avec ce nom au département, lui répond un homme. Par contre, continue-t-il, nous avons deux nouvelles admissions ce matin. Deux cas très intéressants. Ils sont au premier et vous attendent.

Le docteur Robert sourit. De ton côté, tu demeures perplexe. La rencontre avec Ivanoé a-t-elle vraiment eu lieu? Le Créateur veut peut-être t'en faire douter.

Tu n'as pas le temps d'y réfléchir davantage. Tu continues à suivre l'histoire.

Après avoir remercié l'employé, le médecin marche lentement le long du vieux corridor dont les murs sont rongés par la moisissure pour rencontrer les nouveaux patients. Tu le suis inexorablement alors que ses pas font craquer le vieux plancher de bois.

Te voilà à nouveau emporté par le tourbillon des événements. C'est inévitable.

Quand tu lis ces mots, tu as déjà plongé dans l'univers que l'on veut te faire visiter...

## **Reprise des limbes (ou comment on ne lit jamais deux fois la même histoire)**

*Lecteur, tu trouveras ici les premières pages que tu as lues. Relis-les afin de voir comment leur vie a changé.*

Ils ne savent pas où ils sont, ni où ils vont, tous les cinq. Comment pourraient-ils le savoir? Ils sont dans le lieu où les idées commencent, où les univers naissent. Ils débutent leur existence ou terminent leur vie. Tout dépend du lecteur, qui amorce sa lecture avec ce chapitre ou non.

Ils se regardent mutuellement tous les cinq : Simon, Kurt, Michel, le Dr Robert.

Ce sont leurs noms, mais ils ne signifient encore rien pour aucun d'entre eux.

Malgré leur personnalité distincte, ils agissent comme une masse. Ils regardent autour d'eux, mais ne voient que du blanc à perte de vue. Ils sont encore dans les pensées du Créateur ou du lecteur. Toutefois, ils prennent forme peu à peu. Ils émergent d'un long sommeil : celui de la conception. Leurs traits se définissent graduellement. Le visage de Kurt prend sa forme arrondie, ses cheveux noirs et ses yeux bleus. Simon se découvre un esprit analytique. Ariane et Michel se jaugent l'un l'autre. Ils pensent que quelque chose se développera entre eux. Peut-être que ce couple est mort. Peut-être qu'ils tous morts. Qui sait?

Sont-ils au début de leur existence ou à la fin? Sont-ils à l'endroit où les idées qui ont pris forme retournent à l'état d'idées? Là où les rêves se terminent? Là où ceux qui ont chéri durant un moment des personnages les abandonnent à leur sort?

C'est possible.

Ils étirent leurs membres ankylosés et se lèvent. Ils aimeraient se parler, mais ne trouvent rien à se dire. Quoi qu'il en soit, s'ils sont là, c'est que leur vie respective est liée d'une manière plus ou moins intense. Forcément.

Ils croient se connaître, mais échangent tout de même leur nom et se posent quelques questions. Ils se font des remarques les uns sur les autres.

Le docteur s'enquiert du lieu où ils se trouvent tous. Simon dit qu'il a l'impression d'avoir déjà vu le médecin. Kurt affirme connaître ou avoir connu Simon. Ariane ajoute qu'ils sont tous dans un non-lieu.

À mesure qu'ils poursuivent leurs échanges, ils commencent à être mieux définis. Ils évoluent peu à peu en personnages. Mais ça, ils ne le devinent pas.

Tout ce qu'ils croient avoir vécu ou ce qu'ils vivront n'est ou ne sera que le résultat de l'imagination. Ils ne sont que des marionnettes dans le Grand Projet du Récit.

Il faut espérer que cette triste réalité ne leur parviendra jamais, car ils pourraient se rebeller. L'instrument du maître a déjà voulu prendre le pouvoir et tout a failli très mal tourner.

Les cinq personnages se mettent à converser de nouveau. Simon interroge le médecin sur sa spécialisation. Le docteur Robert croit qu'elle est liée à la parole. Kurt ajoute un commentaire. Ariane renchérit, mais Michel se fâche et leur dit qu'ils devraient plutôt tous se concentrer sur le moyen d'être ailleurs.

Ils commencent à s'interroger sur la manière dont ils sont arrivés là. Ils tergiversent en émettant des suppositions plus inutiles les unes que les autres. Finalement, le docteur Robert propose de cesser leur questionnement futile et de marcher.



Ils avancent donc, mais n'ont pas l'impression de progresser à travers cette immensité blanche qui rappelle certains blizzards où ciel et horizon se confondent en hiver.

Mais eux, ils ne pensent pas à ça. Il n'y a pas de saison ici. Ou peut-être est-ce la cinquième saison? La saison entre le cycle des saisons?

Ils aperçoivent soudain un point noir, très loin devant eux.

Pendant qu'ils marchent lentement vers ce point, ils réfléchissent à leur état : sont-ils morts? Sont-ils vivants? Sont-ils dans un entre-deux indéfinissable?

Le point noir gagne en diamètre. À chaque pas qu'ils font, cette tache devient un peu plus large, un peu plus imposante. Les personnages commencent même à distinguer des formes floues, des nuances de couleurs sombres. Ce qui est sûr, se disent-ils, c'est que quelque chose existe au bout de leur périple.

Tantôt, ces cinq formes n'étaient que des idées. Plus elles avancent, plus elles se complexifient. Elles grandissent vite. Leur personnalité commence même à se construire.

Tout à coup, leur destination cesse de se rapprocher.

Les personnages se rendent compte qu'ils sont coincés, bloqués dans le domaine de l'hypothétique.

Quelque chose d'inquiétant se produit. Sous leurs pieds, un disque plus noir que le néant se forme et prend de l'expansion.

Le docteur Robert regarde le phénomène se produire avec un intérêt apparent. Simon essaie de s'éloigner, de sortir de l'espace du disque. Rien n'y fait. Kurt inspire profondément et sa

curiosité est piquée. Michel et Ariane n'affichent aucune expression et demeurent silencieux, leur regard respectif fixant l'expansion du trou béant.

Des êtres indéfinis aux formes incompréhensibles commencent alors à surgir des ténèbres et à se placer en cercle autour d'eux.

Leur individualité prend de plus en plus d'importance. Chacun des personnages réagit maintenant de façon distincte. La masse plus tôt indéfinie se précise à présent.

Ariane, effrayée facilement, tente de se faire oublier. Kurt est pour sa part complètement mystifié par ces formes qu'il ne peut pas encore comprendre.

Ce qui se construit devant leurs yeux est la hantise de tout Créateur. Ici, toute chose peut sombrer à jamais et être oubliée. C'est le domaine dans lequel on peut perdre ses idées ou ses personnages.

Malheureusement, des milliers de projets tombent constamment dans l'abîme d'où s'extirpent en ce moment ces créatures.

Les personnages remarquent que certaines de ces entités sont magnifiques, d'autres effrayantes. Ils examinent la forme incohérente qui se referme peu à peu sur eux. Des êtres sont constitués seulement d'un membre, comme cette main ayant des ongles en acier ou cet œil doté du pouvoir de voir le passé.

Simon est fasciné par deux têtes qui se regardent mutuellement et s'échangent toujours les mêmes répliques. Une tête est celle d'un vieil homme avec des lunettes et l'autre, celle d'un jeune au regard rieur. Inlassablement, la jeune tête dit à la vieille : « Vous savez monsieur, qu'il est heureux l'élève qui, comme la rivière, peut suivre son cours sans quitter son lit. » La vieille tête répond alors avec un air de dédain : « Ouais, et tout comme la rivière, il coule. » Simon rit, et le même échange recommence entre les deux têtes.

Certaines entités ne sont même pas des êtres humains, mais plutôt des images, des concepts. Kurt s'y intéresse particulièrement. Il regarde tour à tour les images d'un monde où presque tout est inversé (les gens vivent la nuit et dorment le jour, etc.), d'un homme qui se réveille et est le seul personnage dans son univers, d'une peinture qui fait s'écrouler de douleur ceux qui la regardent.

Cette dernière image remue quelque chose en Kurt.

Ariane, elle, porte plutôt son regard sur des êtres qui sont des humains ou des animaux à part entière. Leurs traits sont extrêmement bien définis, jusqu'au moindre pli sur le front ou poil rebelle. Ceux-là ont tous une caractéristique particulière, remarque Ariane, comme cet homme à quatre bras ou ce chien rouge capable d'enflammer tout son pelage.

Ce sont tous des débuts d'idées, d'histoires, de personnages, de répliques, abandonnés par leur Créateur.

Les cinq personnages se demandent comment ils pourront exister. Ils ne savent pas qu'ils n'ont aucune emprise sur quoi que ce soit.

Ils sont intrigués et interrogent ceux qui maintenant se sont regroupés en un petit cercle autour d'eux si bien qu'ils ne peuvent plus avancer.

Lorsque Kurt demande à l'un d'entre eux qui ils sont, un homme lui répond dans une langue que personne ne comprend, sauf le docteur Robert. Celui-ci explique que l'homme est atteint d'une srevne chronique qui le fait parler en inversant les lettres et l'ordre des mots. Il ajoute que l'homme vient d'expliquer qu'ils sont tous des idées avortées errant dans ce lieu depuis leur Création.

Si le Dr Robert commence déjà à formuler des diagnostics, c'est que sa personnalité évolue à vue d'œil. Celle des autres aussi, forcément.

Une conversation cacophonique a alors lieu. Les quatre autres personnages bombardent le docteur de questions : Qu'est-ce qu'une idée avortée? Depuis combien de temps les autres sont là? Est-ce qu'ils savent où nous sommes?

Les entités qui entourent les cinq personnages décident d'intervenir et le groupe apprend alors avec stupéfaction que le trou au-dessus duquel ils se trouvent à présent s'appelle les Limbes des idées potentielles. C'est l'endroit où errent toutes les idées (bonnes ou mauvaises) qui ne prennent jamais forme.

Le néant qui se trouve sous vous vous avalera, explique l'homme, traduit par le docteur Robert, si le projet qui vous a fait naître est abandonné. Si ce qui vous a fait apparaître voit le jour, vous pourrez parvenir à une existence réelle.

Lorsqu'Ariane demande ce qui se trouve dans l'espace sombre au loin, l'homme répond évasivement que c'est leur univers commun à eux cinq, celui dans lequel ils évolueront si la vie leur est donnée.

On leur explique ensuite que certaines entités tombent dans les Limbes, puis finissent par en surgir. Rien n'est certain dans cet endroit. On peut y rester un instant ou une éternité.

Les cinq personnages ont un sursaut de terreur à cette annonce. L'homme les rassure en leur expliquant que le temps n'a pas cours dans l'endroit d'où ils viennent. Rien dans les Limbes n'a une vraie conscience. Simon ouvre la bouche pour poser une autre question, mais l'homme l'interrompt en disant qu'ils doivent maintenant tous se taire et attendre.

Attendre de voir s'ils vont suivre les autres entités dans le néant des Limbes ou continuer leur chemin.

Plus rien ne bouge. Un instant passe. Ou peut-être l'éternité. Ils ne savent pas.

Arriveront-ils un jour à destination ou seront-ils à jamais coincés dans cet endroit indéfinissable, où toutes les possibilités naissent, où tous les livres non-écrits attendent de voir le jour, où tous les livres déjà écrits attendent de renaître entre les mains d'un lecteur?

Au bout d'un certain temps, le temps nécessaire au Créateur pour retrouver son inspiration ou à un lecteur pour décider de prendre le livre, le disque de néant qui était sous leurs pieds commence à se rétrécir. Les autres entités y tombent une à une jusqu'à ce que les cinq personnages se retrouvent seuls à nouveau dans l'espace immaculé.

Ils se remettent finalement en route.

À mesure qu'ils progressent, la forme sombre au loin augmente en précision et en intensité. L'obscurité devant eux s'élargit à chaque pas et finit par former un mur qui occupe tout l'horizon. Ils remarquent alors que cette obscurité est en fait la bordure d'une forêt. Une forêt qui s'étend à perte de vue de chaque côté. Simon se retourne et est stupéfait de constater qu'il n'y a plus rien derrière eux. L'infini immaculé a fait place à un océan noir comme une nuit sans lune.

Ils ne pourraient pas revenir sur leurs pas même s'ils essayaient.

Ariane n'aime pas du tout l'idée de ne pas avoir la possibilité de rebrousser chemin, Michel non plus. Tous deux, perspicaces, disent avoir l'impression d'être contrôlés. Kurt s'avance d'un air indifférent.

Ils s'aventurent donc dans la forêt.

Le sentier humide, couvert par des épines de sapin mortes, craque sous les pas. L'odeur de l'eau mélangée à la terre est accueillante. Partout autour des personnages en devenir, il n'y a que des milliers d'arbres dont les feuilles laissent tomber des gouttes ici et là. Une faible lumière

orangée, s'apparentant à celle du soleil couchant, filtre entre le feuillage. Les personnages sont ébahis par la beauté triste de l'endroit. Par moments, ils aperçoivent des formes plus ou moins distinctes qui semblent errer entre les arbres.

Il est vrai que cet endroit est à la fois magnifique et désolant.

Finalement, Ivanoé, la voix narrative, vient à leur rencontre et les accueille d'un ton neutre en leur expliquant qu'il sera leur guide. S'ils sont arrivés jusqu'ici, ajoute-t-il, c'est qu'ils sont sur le point d'exister, pour la première fois ou non. Il faut qu'ils acceptent leur statut de personnages, leur dit-il.

- C'est insensé! Nous sommes des véritables personnes, pas des personnages! renchérit le docteur Robert.

- Vous croyez? Où étiez-vous avant d'être ici? Quel âge avez-vous? Comment savez-vous ce que vous savez? Toutes les questions auxquelles vous ne pouvez pas répondre, c'est qu'elles n'ont tout simplement pas eu de réponse encore. Peut-être n'en auront-elles jamais, dit Ivanoé d'un ton indifférent. En fait, vous passez par ici chaque fois que vous êtes en transition entre la fin et le (re)commencement de votre histoire.

- Vous voulez dire que ce n'est pas la première fois que nous sommes dans cette forêt?! demande Ariane.

Ivanoé ne répond pas. Il demande aux personnages de regarder plus loin et leur explique que ce qu'ils voient est le ciel de leur univers, celui dans lequel ils évolueront. Il est sombre pour le moment, ajoute-t-il, car votre histoire se déroule la nuit. En grande partie, du moins.

Ils continuent à suivre Ivanoé sans dire un mot. Les arbres deviennent de plus en plus rares. Sur leur gauche, ils finissent par remarquer les détails d'un village. Au loin, sur une colline dominant les environs se dresse un vieux bâtiment lugubre. Devant eux, à leurs pieds, il y a une structure rigide qui est d'une couleur différente de celle du sentier où ils marchaient. La structure provient du village qu'ils ont vu et se continue vers la droite, dans les ténèbres de la forêt. Ivanoé leur explique que cette construction est en fait la route créant le seul lien entre leur monde et l'extérieur. S'ils la suivent du côté droit, ils n'existeront tout simplement plus dans l'univers. Ariane demande s'il est possible de revenir dans l'univers une fois que l'on en sort. Ivanoé lui répond que l'exil et le retour d'un personnage dépendent de la volonté du Créateur.

De l'autre côté, termine-t-il, cette route mène à l'existence romanesque.

Dans le ciel, les étoiles commencent à scintiller et les personnages peuvent apercevoir la pleine lune orangée monter lentement dans le ciel nocturne.

Ivanoé s'immobilise et se tourne vers eux. Après un instant de silence, il leur annonce qu'ils sont arrivés au moment où tout (re)commence, qu'ils doivent tous se séparer et qu'ils ne conserveront aucun souvenir du cheminement qu'ils viennent de faire ensemble.

Sous le regard ahuri des personnages, quatre Ivanoé se matérialisent aux côtés du premier.

- Chaque moi vous guidera tout au long de votre progression, explique celui-ci, mais vous n'aurez pas conscience que j'existe. Du moins, j'espère. Peut-être serai-je même en vous... S'il n'y a pas de question, termine-t-il, je vais sans plus tarder vous conduire à ce que j'appelle votre point de départ.

- Est-ce qu'on peut savoir comment notre histoire commence ou de quoi elle parle? demande Ariane d'un ton curieux.

Ivanoé ne peut réprimer un sourire. Il est manifestement content qu'un personnage lui pose cette question.

Il adore cette étape, la seule où il peut librement être en contact avec ceux qu'il guide et leur montrer quelle sera la voie. Il apprécie ce court instant même si les personnages l'oublient tous.

Ivanoé ne peut résister à la tentation de leur donner un indice. Ils sont suspendus à ses lèvres à mesure qu'il récite : « *Ça se passe dans une ville pareille à toutes les autres : à la fois unique et commune. Une nuit, il était trois heures du matin lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans le petit appartement de Simon.* »

- Ça commence vraiment comme ça? demande Simon, visiblement heureux que l'action semble débiter avec lui.

- Pas vraiment. C'est une histoire particulière. Elle n'a pas de début ou de fin précise. Mais c'est vrai que ça ferait un bon début de roman. Peut-être même qu'il existe déjà... Quoiqu'il en soit, *j'espère qu'un jour, quelqu'un lira ces mots. Mes mots.*

- Je suis sûr que cette phrase m'est familière, commente Kurt.

Le moment est venu pour les personnages de partir.

Tout juste avant de les conduire tous les cinq vers ce qui deviendra leur univers narratif, celui qui contiendra leur vie, leurs émotions, Ivanoé et ses répliques passent rapidement leur main droite au-dessus de la tête de chaque personnage pour effacer leurs souvenirs.

De ton côté, lecteur, *quand tu lis ces mots, tu as déjà plongé dans l'univers que l'on veut te faire visiter.*

Finalement, quand tous les personnages sont partis, le dernier Ivanoé affirmé d'un ton solennel : « Ils ont tout oublié, mon Créateur. Ils ne savent pas où ils sont ni où ils vont, tous les cinq. »



*Le narrateur dans le texte fantastique*

## Introduction

Todorov affirmait que la présence de l'élément fantastique dans une œuvre littéraire ne peut exister sans la mise en place dans la narration d'une hésitation entre un ton étrange et un ton surnaturel. L'atmosphère fantastique exigerait donc, selon cette logique, des conditions assez précises pour exister. Todorov l'expliquait de la manière suivante :

Le fantastique occupe le temps de cette incertitude [entre une explication rationnelle ou surnaturelle]; dès que l'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel.<sup>1</sup>

Pour que cette hésitation apparaisse, il faut donc que l'auteur construise son récit de manière à laisser volontairement place à l'interprétation. Le narrateur doit accomplir son travail en insistant sur le caractère inexplicable des événements qu'il raconte.

La littérature fantastique existe lorsque l'on joue avec les limites d'un cadre bien défini. Le fantastique, contrairement à ce que prétendent certains auteurs, peut donc avoir lieu autant dans un cadre narratif réaliste, merveilleux ou science-fictionnel. Si des éléments incompréhensibles sont constatés sans jamais n'être expliqués et que leur véracité est remise en question, on peut supposer la présence du fantastique. Louis Vax fait la remarque générale suivante :

Chacun se forge une image du monde, chacun possède une connaissance plus ou moins obscure du possible et de l'impossible, du normal et du monstrueux. Qu'une fêlure apparaisse en ce monde, et le fantastique surgit. Il jaillit des conflits du réel et du possible, et de l'effort vain que tente la conscience du possible pour assimiler le réel – en l'expliquant – ou de l'éliminer – en le montrant illusoire.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970, p. 29.

<sup>2</sup> Louis Vax, *La séduction de l'étrange*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 169.

La portée de cette affirmation est extrêmement vaste et ses applications sont illimitées. Par exemple, prenons un récit de science-fiction, situant l'action en 3050, où il est clairement stipulé que l'homme n'a toujours pas trouvé la vie ailleurs dans l'univers. Un tel texte pourrait glisser dans le fantastique si un personnage croit avoir rencontré une créature venue d'ailleurs, mais n'arrive pas à le prouver hors de tout doute, ni à expliquer rationnellement cette rencontre. Le lecteur, placé en présence de faits contradictoires, voit apparaître la tension propre au fantastique.

Puisque l'effet fantastique existe par la création d'un sentiment d'incertitude dans les limites d'un cadre accepté comme vraisemblable (aussi large soit-il), il est difficile de maintenir le lecteur dans un état instable très longtemps. En effet, une constante hésitation entre l'étrange et le surnaturel est épuisante et le lecteur peut se lasser de ce jeu.

Le genre de la nouvelle est donc particulièrement propice à la construction d'une atmosphère fantastique, puisque la brièveté du texte permet de raconter une histoire sans jamais expliquer certains éléments. Cette absence d'explication, dans une bonne nouvelle fantastique, n'est pas un problème pour la compréhension de l'histoire.

Nous dégagerons ici les particularités de la narration et du narrateur dans le fantastique et verrons comment peut s'installer dans le récit une atmosphère propre au fantastique. Cette atmosphère est indissociable de la notion de suspense qu'elle crée en soulevant des questions chez le lecteur.

La particularité de la voix narrative sera donc étudiée ici dans son lien à elle-même (quelle position adopte-t-elle face à sa propre narration, à son discours?) et dans sa portée sur les personnages principaux. Finalement, nous nous pencherons sur le lien qui existe entre la

narration et le lecteur, puisque dans une nouvelle fantastique, ce dernier doit faire un choix conscient de croire ou non à ce qui lui a été raconté.

Nous nous attarderons sur *Apparition* de Maupassant et *Ligeia* d'Edgar Allan Poe. Nous avons volontairement choisi ces deux textes, qui ne viennent pas spontanément à l'esprit lorsque nous pensons à ces auteurs et à la littérature fantastique. *Le Horla*, *Sur l'eau*, *the Black Cat* et *The Tell-Tale Heart* sont, entre autres, généralement plus étudiés.

Les œuvres retenues, toutes deux relativement peu citées dans les différentes études sur le fantastique, sont choisies en fonction de la prémisse de départ de cet essai : le fantastique peut apparaître dans tout univers où une remise en question du cadre surgit chez le narrateur et le lecteur. Ces deux nouvelles touchent également à trois thèmes importants du fantastique : le songe, l'hallucination et la peur.

Dans *Ligeia* et *Apparition*, trois instances se trouvent plongées dans l'incertitude : le personnage qui vit l'aventure, le narrateur, qui est aussi le personnage principal, et le lecteur, qui est mis en présence d'éléments irréconciliables.

Dans les deux histoires, les personnages ne peuvent garantir la véracité de ce qu'ils racontent. Le lecteur entretient donc avec les textes le même rapport qu'une personne entretient avec ses propres sens lorsqu'elle n'est pas sûre de rêver ou d'être éveillée : tout ce qui lui est présenté par ses sens peut être vrai ou peut être faux.

## Quelques considérations sur *La Vénus d'Ille*

Avant de nous attarder à ces deux textes, nous ferons quelques remarques sur une nouvelle très connue : *La Vénus d'Ille*. Cette nouvelle de Mérimée est souvent considérée comme l'une des plus réussies et des plus abouties du genre fantastique. Les remarques seront faites pour montrer l'incertitude qui existe dans un récit qui remet en cause l'univers (ici réaliste). Nous voulons voir comment la narration occupe une place centrale dans la construction de cette remise en question. En amorçant la réflexion à partir d'un cas connu, classique, il sera plus facile de la transposer aux œuvres qui occuperont le centre de notre démarche.

Dans *La Vénus d'Ille*, le narrateur utilise plusieurs procédés pour instaurer peu à peu l'atmosphère fantastique. La nouvelle raconte les différentes mésaventures que subissent certaines personnes suite à la découverte d'une antique et magnifique statue de Vénus en bronze. À mesure que la nouvelle avance, le narrateur entend des anecdotes de plus en plus insolites au sujet de la statue. Parfois, il en est lui-même témoin. Les événements deviennent si étranges que le lecteur en vient presque à croire que la statue est vivante et dotée de facultés d'action, sans toutefois que cette avenue ne soit jamais explicitement suggérée par le narrateur. L'histoire s'achève sur un meurtre irrésolu, puisque le principal suspect, un Aragonais, fournit un alibi incontestable.

Le narrateur instaure une atmosphère propre au fantastique en rapportant le discours du personnage relatant la découverte de la statue. Ce personnage utilise des termes qui confèrent à la statue des traits presque humains :

« C'est une idole, vous dis-je; on le voit bien à son air. Elle vous fixe avec ses grands yeux blancs... On dirait qu'elle vous dévisage. On baisse les yeux, oui, en la regardant. [...] Mais avec tout cela, la figure de cette idole ne me revient pas. Elle a l'air méchante... et elle l'est aussi.<sup>3</sup> »

La description confère déjà une aura malveillante à la statue. Cette aura est « démontrée » par la statue qui chute lors de son extraction de la terre et casse la jambe d'un personnage. De plus, plus loin, la femme de M. Peyrehorade, l'homme qui a trouvé l'idole, se comporte en amante jalouse de la Vénus et réduit la grandeur et la beauté de la statue en disant à son mari que « monsieur [(le personnage principal)] a vu à Paris des bien plus belles statues » et que le seul chef-d'œuvre de l'idole consiste à avoir cassé la jambe d'un homme. L'humanisation et l'animation de la statue sont renforcées par le jeu de mots quelques lignes plus loin : « - Blessé par Vénus monsieur, dit M. de Peyrehorade riant d'un gros rire, blessé par Vénus [...] qui n'a été blessé par Vénus?<sup>4</sup> »

Évidemment, Vénus étant la déesse de l'amour, il est aisé de comprendre qu'être blessé par Vénus signifie avoir vécu une peine d'amour. Toutefois, ces mots comportent un double sens ici, puisqu'un personnage sera tué de manière à ce que l'on soupçonne la statue de ce crime (si l'on adopte l'hypothèse surnaturelle). L'ambiguïté du sens, qui repose ici sur un jeu de mots, est annonciatrice de la fin du récit et amplifie l'aura maléfique de la Vénus.

En contrepartie, le personnage principal/narrateur est témoin d'une scène nocturne, où deux garnements viennent se moquer de la statue et lui proférer des menaces. Le ton adopté par le narrateur, le statut social de celui-ci (antiquaire érudit) montrent qu'il tente de se distancier de

---

<sup>3</sup> Prosper MÉRIMÉE. *La Vénus d'Ille*. Paris, Classiques Larousse, 1990, p. 24.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 32.

tout élément surnaturel et préfère adopter une explication rationnelle. La narration, ici, se veut mesurée. Jusque là dans le récit, la voix narrative semblait conférer à la statue une faculté d'action. Toutefois, dans cette scène, le personnage refuse de se laisser emporter par une explication irréaliste :

[Le plus grand des apprentis] se baissa, et probablement ramassa une pierre. Je le vis déployer le bras, lancer quelque chose et aussitôt un coup sonore retentit sur le bronze. Au même instant l'apprenti porta la main à sa tête en poussant un cri de douleur. "Elle me l'a rejetée!" s'écria-t-il. [...] Il était évident que la pierre avait rebondi sur le métal, et avait puni ce drôle de l'outrage qu'il faisait à la déesse. Je fermai la fenêtre en riant de bon cœur.<sup>5</sup>

Le narrateur, ici, ne croit clairement pas à l'hypothèse surnaturelle et trouve simplement comique que la pierre ait rebondi de manière à « punir » l'apprenti. L'emploi des mots « il était évident » met en échec toute explication autre que celle donnée par la suite. Toutefois, le terme « probablement » revêt une importance capitale ici, puisqu'il met en lumière le fait que le narrateur ne voit pas clairement la scène. L'obscurité relative dans laquelle se retrouve le personnage/narrateur est également celle dans laquelle baigne le lecteur. Littérale et figurée pour les deux premières instances, elle est seulement figurée pour la troisième. En effet, le lecteur se trouve dans une zone sombre quant aux événements qui se déroulent devant lui.

En littérature, c'est cette ignorance qui confère à toute œuvre fantastique son intrinsèque bizarrerie. Louis Vax la décrit habilement : « Il est donc à peine paradoxal de dire que l'œuvre étrange *se sent* étrange. [...] Cette étrangeté lui appartient d'une manière aussi intime que les taches colorées appartiennent au tableau et les masses rugueuses à la statue.<sup>6</sup> »

---

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>6</sup> Vax, p. 10.

L'étrangeté augmente donc, dans *La Vénus d'Ille*, avec la description dichotomique que fait le narrateur de la Vénus. En effet, il oppose la beauté de son corps avec la malice de son visage. Lorsqu'on lit la description de la statue, on remarque bien l'opposition entre les deux parties, ici mises en évidence par les caractères gras :

Il est impossible de voir quelque chose de plus *parfait* que le **corps** de cette Vénus, rien de plus *suave*, de plus *voluptueux* que ses contours, rien de plus *élégant* et de plus *noble* que sa draperie. [...] Ce qui me frappait surtout, c'était *l'exquise vérité* des formes. [...] Quant à la **figure**, jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère *étrange*, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souvienne. [...] j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre *la malice* arrivant jusqu'à la *méchanceté*. [...] *Dédain, ironie, cruauté*, se lisaient sur ce visage<sup>7</sup>

Les champs sémantiques des deux parties de la statue (en italiques) sont tout à fait éloquents de la polarisation de l'idole. Notons l'emploi du mot « étrange », qui est essentiel à la description de la statue.

Le narrateur/personnage est lui-même désespéré devant l'indéfinissable malaise que produit le visage de l'œuvre d'art. Il confère presque une âme : « Ces yeux brillants produisaient une illusion qui rappelait la réalité, la vie. [...] je ne pus me défendre d'un mouvement de colère envers moi-même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.<sup>8</sup> »

L'atmosphère d'inquiétante étrangeté construite autour de la statue est telle que le lecteur doit se demander, comme nous l'avons dit, si la statue est responsable du meurtre à la fin du texte. Pierre-Georges Castex explique le problème que pose pour l'enquêteur la simple tentative de répondre à cette question de manière rationnelle :

---

<sup>7</sup> Mérimée, p. 37. (C'est moi qui souligne.)

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 39.



L'Aragonais soupçonné fournit non seulement des justifications morales, mais un alibi formel; et les empreintes de souliers sont beaucoup plus grandes que les empreintes relevées dans le jardin. [...] [Le postulat de la statue qui s'anime], l'enquêteur le rejette, certes; mais alors il doit se résigner à ne pas conclure. Libre à nous de l'imiter dans sa réserve; mais si nous tenons à avoir explication, nous n'avons pas le choix : nous devons imputer le crime à Vénus.<sup>9</sup>

Évidemment, accuser Vénus est également problématique pour le lecteur, qui doit détruire toutes les hypothèses réalistes qu'il s'était construites (par l'entremise du narrateur/personnage, qui se contente d'observer les faits sans prendre position). Accepter l'hypothèse surnaturelle et relire la nouvelle sous cet angle seraient une solution possible, mais non envisageable. *La Vénus d'Ille* ne se prête tout simplement pas à cette lecture. La particularité de cette œuvre vient du fait que le lecteur se retrouve dans une impasse interprétative : il ne peut en aucun cas pencher pour l'explication rationnelle, mais est incapable d'accepter l'hypothèse surnaturelle, puisque la narration ne met jamais en scène le surnaturel de façon manifeste. L'atmosphère fantastique est donc complète, puisqu'elle ne peut pas être détruite même à la fin du récit.

Au cours du récit, M. Peyrehorade et le personnage principal/narrateur peinent à déterminer le sens exact d'un mot latin inscrit sur la statue, TVRBVL, dont les dernières lettres semblent détachées. Le sens de ce terme, qui justement sert à décrire Vénus, n'est pas déchiffrable. La nature même de l'idole est donc insaisissable, tout comme la nouvelle.

En guise de conclusion, nous remarquons que la construction de l'intrigue évolue en premier lieu du côté des coïncidences, de l'étrange : la statue casse la jambe d'un homme, la roche lancée contre la statue rebondit contre l'assaillant, M. Alphonse affirme au narrateur/personnage principal être incapable d'enlever l'anneau du doigt de la statue, etc.

---

<sup>9</sup> Pierre-Georges Castex, *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, Paris, Librairie José Corti, 1962, p. 268-269.

D'ailleurs, M. Alphonse est saoul quand il affirme au personnage principal/narrateur n'avoir pas réussi à retirer la bague. Son interlocuteur, évidemment, demeure sceptique :

- “[Je]... je ne puis ôter [l’anneau] du doigt de cette diable de Vénus. – Bon! Vous n’avez pas tiré assez fort. – Si fait... Mais la Vénus... elle a serré le doigt.” Il me regardait fixement d’un air hagard, s’appuyant à l’espagnolette pour ne pas bomber. “Quel conte ! lui dis-je. Vous avez trop enfoncé l’anneau. [...] – Non, vous dis-je. Le doigt de la Vénus est retiré, reployé; elle serre la main, m’entendez-vous? [...]” J’éprouvai un frisson subit, et j’eus un instant la chair de poule. Puis, un grand soupir qu’il fit m’envoya une bouffée de vin, et toute émotion disparut. Le misérable, pensai-je, était complètement ivre.<sup>10</sup>

Notons au passage que toutes les manifestations qui seraient surnaturelles dans *la Vénus d’Ille* se déroulent quand le narrateur principal est absent : cet épisode et le meurtre sont relatés respectivement par M. Alphonse (ivre au moment de raconter ses explications) et la femme de celui-ci (devenue folle au moment de rapporter les siennes). Cette femme, par sa description des événements, laisse croire que c’est la statue qui a tué son mari.

On remarque que l’explication surnaturelle est donc narrée par des personnages peu crédibles, ce qui ne donne pas beaucoup de valeur à leurs témoignages. Toutefois, l’hypothèse rationnelle ne semble pas plus probable, puisque les faits ne semblent pas pointer en sa direction, comme nous l’avons vu plus haut. De plus, le narrateur/personnage ne tranchera pas. S’il commence par avoir une attitude rationnelle vis-à-vis les événements qui se déroulent, son attitude glissera lentement vers l’absence d’explications, comme le décrit Jacques Finné :

[Qui] passe, en fin de récit, du pôle [réaliste] au pôle [fantastique]? Le protagoniste, sans doute, encore que [...] le héros de la *Vénus d’Ille* ne prenne pas position dans les dernières lignes. Mais le protagoniste n’est pas seul : le lecteur le suit. Celui-ci est en effet intégralement représenté dans le texte par un personnage rationalisant.<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> Mérimée, p. 61.

<sup>11</sup> Jacques Finné, *La littérature fantastique : Essai sur l’organisation surnaturelle*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1980, p. 129.

Cette remarque met en lumière une autre caractéristique du récit fantastique : le narrateur, le personnage principal et le lecteur se voient souvent confondus, puisqu'aucune de ces trois instances ne peut réellement trancher quant à la véracité des événements racontés. Le « je » est à la fois le narrateur qui dit « je narre », le personnage qui dit « je vis » et le lecteur qui dit « j'interprète ».

Souvent, d'emblée, dans un récit fantastique, le narrateur remet en question ses propres dires et s'étonne des événements qu'il a vécus. Prenons deux exemples et mettons en évidence la sémantique utilisée par les narrateurs respectifs. *La Morte amoureuse* de Gautier s'ouvre ainsi : « Vous me demandez, frère, si j'ai aimé; oui. C'est une **histoire singulière et terrible**, [...] Ce sont des **événements si étranges**, que **je ne puis croire qu'ils me soient arrivés**. J'ai été pendant plus de trois ans le jouet d'une **illusion singulière et diabolique**.<sup>12</sup> »

*Le Chat noir* de Poe commence la manière suivante :

Relativement à la **très étrange et familière histoire** que je vais coucher par écrit, je **n'attends** ni ne sollicite **la créance**. Vraiment, je serais **fou** de m'y attendre, dans un cas où **mes sens eux-mêmes rejettent leur propre témoignage**. [...] Mon dessin immédiat est de placer devant le monde, clairement, succinctement et **sans commentaires**, une série de **simples événements domestiques**. Dans leurs conséquences, ces événements m'ont **terrifié**, - m'ont **torturé**, - m'ont **anéanti**.<sup>13</sup>

Bien que les deux auteurs approchent le fantastique de manière très différente, le champ lexical qu'ils utilisent est étrangement similaire. Beaucoup d'autres exemples abondent dans la

---

<sup>12</sup> Théophile Gautier, *La Morte amoureuse*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002, p. 525. (C'est moi qui souligne.)

<sup>13</sup> Edgar Allan Poe, « Le Chat noir » dans *Nouvelles histoires extraordinaires* (traduit par Charles Baudelaire), Paris, Éditions Gallimard, coll. : « Folio », 1985, p. 58. (C'est moi qui souligne.)

littérature fantastique. Bien que dans *la Vénus d'Ille*, le personnage qui narre ne remette pas en question son propre témoignage, il ne peut que présenter au lecteur une version partielle, tronquée, de ce qui s'est réellement passé.

« J'en vins presque à croire », telle est, selon Todorov, la formule qui résume l'esprit du fantastique : « La foi absolue comme l'incrédulité totale nous mèneraient hors du fantastique; c'est l'hésitation qui lui donne vie.<sup>14</sup> » On peut conclure que cette incertitude, cette hésitation, ne se limite pas seulement aux personnages et au lecteur, mais s'étend aussi au *narrateur*...

Ce narrateur, élément perçu souvent comme neutre dans le récit, voit sa fonction transformée dans le texte fantastique, puisque son incapacité à déterminer la vérité *influence* l'intrigue.

Brièvement, on peut donc dire que le malaise (plus ou moins important) de l'incertitude est créé chez le lecteur par la présentation des événements et l'unicité du champ sémantique utilisé. L'indécidabilité des trois instances textuelles (narrateur, personnage, lecteur) est aussi caractéristique de la narration dans la littérature fantastique.

### ***Apparition* ou le narrateur perturbé/perturbant**

La nouvelle de Maupassant met bien en scène le trouble d'incertitude évoqué plus haut. L'histoire raconte une rencontre étrange qu'a faite un vieil homme, le marquis de la Tour-Samuel, avec une entité dont la nature n'est jamais révélée. Voulant rendre service à un ami dont la femme est récemment décédée, le marquis, alors jeune, se rend à la demeure de l'ami pour y prendre des papiers, puisque l'homme en question ne veut plus retourner dans cet endroit. Alors

---

<sup>14</sup> Todorov, p. 13.

qu'il se trouve dans la chambre à coucher (complètement sombre) surgit une apparition, qui a l'apparence d'une femme toute vêtue de blanc aux très longs cheveux noirs. Celle-ci le supplie de la peigner. Puis, elle s'enfuit et on ne la retrouve jamais. Finalement, une fois que l'ami a bien reçu les papiers, il disparaît à son tour. On ne saura jamais si cette apparition était une femme ou un spectre ni ce qui est arrivé à l'ami après avoir reçu ses papiers dont le contenu ne nous est jamais montré.

Comme beaucoup de nouvelles de Maupassant, l'histoire commence avec un narrateur témoin (hétéro-intra-diégétique) qui transfère sa narration à un narrateur participant (homo-intra-diégétique). Le narrateur témoin n'existe que le temps des premières lignes. Cette technique permet de créer une distance entre le cadre englobant la première intrigue et la deuxième intrigue (la principale). Roger Bozzetto explique comment ce procédé narratif permet d'aider à créer l'atmosphère fantastique :

Pensons à *Apparition*, où une distanciation est établie entre le cadre et le récit second. Cela permet au récit enchâssant d'apparaître comme une sorte d'instance de commentaire ou de délibération, qui maintient le cas, ici surnaturel, à distance raisonnable. Ce modèle est réservé aux récits mettant en scène le fantastique résultant du surgissement d'un surnaturel ancien de type, [sic] légende, fantôme ou apparitions. Entre l'événement et sa narration, du temps a passé.<sup>15</sup>

La distanciation entre la narration et la temporalité de l'événement évoqué est, comme l'explique Bozzetto, une autre technique pour jeter le doute dans l'esprit du narrateur/personnage, dont le souvenir s'est peut-être dénaturé avec le temps, et dans celui du lecteur, qui ne peut voir en ce récit une aventure qui lui soit contemporaine. Elle lui apparaît distante, comme le serait un mythe ou une légende. Le même procédé est utilisé par Gautier dans *La Morte Amoureuse* et par

---

<sup>15</sup> Robert Bozzetto, *Le fantastique dans tous ses états*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2001, p. 155.

Poe dans *Ligeia*. Dans la nouvelle de Poe, qui sera étudiée plus bas, les premiers mots du récit sont « *I cannot remember* » (je ne puis me rappeler). Ces mots rendent l'intrigue atemporelle. Nous y reviendrons plus loin.

Pour l'instant, observons l'incipit du récit enchâssé dans *Apparition*, soit au moment où le marquis de la Tour-Samuel prend la parole :

Moi aussi, je sais une chose **étrange**, tellement **étrange**, qu'elle a été l'obsession de ma vie. Voici cinquante-six ans que cette **aventure** m'est arrivée, et il ne se passe pas un mois sans que je ne la revoie en rêve. Il m'est demeuré de ce jour-là une **marque**, une **empreinte de peur**, me comprenez-vous? Oui, j'ai subi **l'horrible épouvante**, pendant dix minutes, d'une telle façon que depuis cette heure une sorte de **terreur constante** m'est restée dans l'âme. [...] Cette **histoire** m'a tellement **bouleversé l'esprit**, a jeté en moi un **trouble si profond**, si **mystérieux**, si **épouvantable**, que je ne l'ai jamais racontée. Il est bien certain qu'elle est explicable, à moins que je n'aie eu mon **heure de folie**. Mais **non, je n'ai pas été fou**, et je vous en donnerai la preuve. Imaginez ce que vous voudrez.<sup>16</sup>

Ces premières lignes ne sont pas sans rappeler le début du *Chat noir* et de *La Morte amoureuse*. Le narrateur/personnage affirme d'emblée que ce qu'il s'apprête à raconter est inhabituel. Comme dans le texte de Poe, il ne peut obliger ses interlocuteurs à le croire, mais il tient à faire le récit de ses mésaventures. De plus, semblable au narrateur de la nouvelle de Gautier, le narrateur n'a jamais évoqué cet événement et ce n'est qu'une fois arrivé à un âge avancé qu'il se permet de le faire. La crédibilité du narrateur, par son incertitude, est immédiatement remise en question. Le personnage/narrateur hésite sur la possible explication de son texte et sur son état mental. Les mots en caractères gras annoncent également l'aspect terrorisant qu'aura la nouvelle, autant pour le personnage que pour le lecteur.

Dès lors, l'atmosphère fantastique est mise en place.

---

<sup>16</sup> Guy de Maupassant, « Apparition » in *Contes cruels et fantastiques*, Paris, La Pochothèque, 2004, p. 161. (C'est moi qui souligne.)

Par la suite, la tension narrative s'installe quand le marquis, ayant rencontré un vieil ami qui lui raconte la mort récente de son épouse, se voit confier la mission par celui-ci d'aller chercher des papiers dans le château où il avait vécu avec son épouse. Ce château possède dès son évocation une aura maléfique, puisque l'ami précise : « Je ne puis charger de ce soin un subalterne ou un homme d'affaires, car il me faut une impénétrable discrétion et un silence absolu. Quant à moi, pour rien au monde je ne rentrerai dans cette maison.<sup>17</sup> » Des questions surgissent immédiatement dans la tête du lecteur : pourquoi ne pas vouloir retourner dans ce château? Quels papiers peuvent-ils être si importants pour ne pas en charger un tiers?

S'est-il passé quelque chose dans le domaine? S'y passe-t-il encore des choses, des choses qui requerraient une « impénétrable discrétion et un silence absolu »? Le lecteur, ces interrogations à l'appui, continue à suivre le personnage dans son aventure.

L'innommable mystère entourant la fameuse demeure continue à gagner en force lorsque le narrateur/personnage revoit son ami le lendemain :

« Il me pria de l'excuser; **la pensée de la visite que j'allais faire dans cette chambre**, où gisait son bonheur, **le bouleversait**, me disait-il. **Il me parut** en effet singulièrement **agité, préoccupé**, comme si un **mystérieux** combat se fût livré dans son âme.<sup>18</sup> »

L'emploi des mots « agité », « préoccupé » et « mystérieux » donne un aperçu du type de registre de vocabulaire mis en place dans un récit fantastique. Cette sémantique du fantastique, évoquée plus haut dans *La Vénus d'Ille*, est à nouveau mise en œuvre ici.

---

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 163.

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 163. (C'est moi qui souligne.)

Comme on ne lui donne aucune explication, le lecteur est contaminé par l'état psychologique du personnage : il devient lui aussi peu à peu « agité » et « préoccupé » par le récit « mystérieux » qui se déroule peu à peu devant lui.

Le personnage principal, à l'approche de la maison, change inexplicablement d'attitude. Lui qui était d'abord avenant avec son ami traite méchamment le jardinier de celui-ci. Le pauvre domestique est d'ailleurs terrifié par la chambre où doit aller le personnage principal sans qu'on ne sache pourquoi. Il ne fait que balbutier que personne n'y est retourné depuis la mort de la femme. Les réponses du personnage/narrateur sont « brusques », « impatientes », « colériques », selon son propre aveu. Il écarte même violemment le jardinier qui, pourtant, ne voulait que l'aider. Pourquoi ce changement d'attitude par rapport au début du récit? Est-ce une conséquence de l'approche du château? Le lecteur ne sait pas.

La description de la chambre par le narrateur continue de faire augmenter la tension horrifique qui est tout à fait installée :

L'appartement était tellement **sombre** que je n'y distinguai **rien** d'abord. Je m'arrêtai, saisi par cette odeur **moisie** et **fade** des pièces **inhabitées** et **condamnées**, des chambres **mortes**. Puis, peu à peu, mes yeux s'habituaient à **l'obscurité**, et je vis assez nettement une grande pièce en **désordre**, avec un lit sans draps, mais gardant ses matelas et ses oreillers, dont l'un portait l'empreinte profonde d'un coude ou d'une tête **comme si on venait de se poser dessus**.<sup>19</sup>

Le choix des mots par le narrateur met bien en lumière l'atmosphère funèbre et renfermée de la pièce. De plus, la phrase « comme si on venait de se poser dessus » porte à réflexion. De l'aveu de deux personnages différents, personne n'y a mis les pieds depuis la mort de la femme. Si le narrateur/personnage avait arrêté sa narration à « tête », le lecteur aurait tout simplement pu

---

<sup>19</sup> *Ibid.* p. 166. (C'est moi qui souligne.)



conclure à une usure de l'oreiller avec le temps. Toutefois, l'ajout « comme si on venait de se poser dessus » jette l'incertitude dans l'esprit du lecteur (et du narrateur/personnage par le fait même). Il change le paradigme des possibles du texte. Le récit, qui était à la base strictement réaliste, glisse vers l'inconnu, le fantastique. Si personne n'est entré dans la pièce depuis la mort, qui donc vient de poser son coude ou sa tête sur l'oreiller?

Notons que l'emploi de locutions et de verbes subjectifs est un procédé courant dans la littérature fantastique. Des expressions comme « il me sembla », « j'avais l'impression », « cela m'apparut », « comme si », « de telle sorte qu'on aurait dit », etc. parsèment les textes fantastiques.

*Apparition* ne fait pas exception à la règle. Tout juste avant l'apparition, le personnage/narrateur dit « **je crus entendre** ou plutôt sentir un frôlement derrière moi. Je n'y pris point garde, **pensant qu'**un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe.<sup>20</sup> » La description de départ montre que le narrateur ne cherche pas d'explication surnaturelle à ce bruissement. Toutefois, la peur émerge quand le bruit se répète :

« Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me retourner, par pudeur pour moi-même.<sup>21</sup> »

Après avoir nié la peur, le narrateur essaie alors de la rationaliser. Pourtant, son discours changera lorsque la femme en blanc se dressera devant lui et sa terreur l'emportera tout entier :

---

<sup>20</sup> *Ibid.* p. 166. (C'est moi qui souligne.)

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 166.

Une telle **secousse** me courut **dans les membres** que je **faillis m'abattre à la renverse!** Oh! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces **épouvantables** et **stupides terreurs**. L'âme se fond; on ne sent plus son cœur; le corps entier devient mou comme une éponge, on dirait que tout **l'intérieur** de nous **s'écroule**. Je ne crois pas aux fantômes; eh bien! **j'ai défailli** sous la **hideuse peur** des morts, et j'**ai souffert**, oh!<sup>22</sup>

Le narrateur reprend ses esprits et on remarquera qu'il n'arrive pas à saisir précisément l'identité de la créature qui est devant lui : « cette espèce de fierté [...] me faisai[t] garder, presque malgré moi, une contenance honorable. Je posais pour moi et pour elle sans doute, pour elle, quelle qu'elle fût, femme ou spectre.<sup>23</sup> »

L'indétermination de la nature même de l'être qui apparaît ici est essentielle pour le maintien de l'atmosphère fantastique dans cette nouvelle. Encore une fois, la construction des phrases et le déroulement de la narration créent une hésitation au niveau de l'interprétation. Cette incertitude ne sera pas effacée par le personnage.

La rencontre entre le personnage principal et l'apparition va à l'opposé des attentes du lecteur et reste loufoque. Le lieu (une chambre sombre, propice à l'émergence du surnaturel) contraste avec le moment (en plein jour). Généralement, la nuit est plutôt le temps choisi pour la manifestation de l'inexplicable. De plus, la peur que le personnage/narrateur éprouve entre en conflit avec ce qui se passe durant la rencontre. L'apparition supplie l'homme de... la peigner. Cette bizarrerie, par sa banalité et son absence de logique, désempare le lecteur. La demande de la femme est atypique. Pourquoi demander cela? Pourquoi ensuite s'en aller aussi subitement? Qu'est-ce qui a été accompli par cet acte de peigner?

---

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 166. (C'est moi qui souligne.)

<sup>23</sup> *Ibid.* p. 166.

Si le lecteur se questionne de la sorte, le narrateur/personnage se demande plutôt pourquoi il a obtempéré. D'ailleurs, les cheveux de la femme font éprouver au narrateur une sensation inhabituelle, qui n'est pas rattachée au contact de la peau et des cheveux : « Pourquoi ai-je fait ceci? Pourquoi ai-je reçu en frissonnant ce peigne, et pourquoi ai-je pris entre mes mains ses longs cheveux qui me donnèrent à la peau une sensation de froid atroce comme si j'eusse manié des serpents? Je n'en sais rien.<sup>24</sup> »

En effet, la froideur est un terme généralement peu utilisé pour décrire une chevelure. On optera généralement pour la texture (doux, secs, rugueux, etc.), mais décrire des cheveux comme étant froids et comparables à des serpents est troublant et contraste avec l'image généralement sensuelle de longs cheveux soyeux. Ici, les cheveux deviennent des objets autonomes du corps de la créature et s'animent.

Une fois la dame partie, le personnage tente de briser le contraste créé entre cette rencontre irrationnelle et ce lieu pourtant quotidien qu'est la chambre à coucher. Le personnage parle de la fin de sa rencontre comme d'une sensation semblable à celle éprouvée au réveil. Il a quitté l'illusion pour retourner dans la réalité :

Resté seul, j'eus, pendant quelques secondes, ce trouble effaré des réveils après les cauchemars. Puis je repris enfin mes sens; je courus à la fenêtre et brisai les contrevents d'une manière furieuse. Un flot de jour entra. Je m'élançai sur la porte par où cet être était parti. Je la trouvai fermée et inébranlable.<sup>25</sup>

Pourtant, le retour à la réalité bien visible et palpable n'apporte qu'une sécurité de courte durée.

Le personnage est pris d'une crise de panique et s'enfuit à toutes jambes de l'endroit. Chez lui,

---

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 169.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 170.

toujours angoissé, il n'arrive pas à dire si ce qu'il a vu est réel ou illusoire :  
« pendant une heure, je me demandai anxieusement si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Certes, j'avais eu un des incompréhensibles ébranlements nerveux, un de ces affolements du cerveau qui enfantent les miracles, à qui le Surnaturel doit sa puissance.<sup>26</sup> »

Cette remarque est très intéressante dans le cadre de notre étude, puisqu'elle affirme que le Surnaturel pourrait être le fruit d'un dérèglement du cerveau. Au fond, jusqu'à ce moment, le personnage n'est pas sûr de croire si la rencontre qu'il a eue avec la femme a vraiment eu lieu. Toutefois, l'ambiguïté de cet élément est dissipée dès le paragraphe suivant :  
« j'allais croire à une vision, à une erreur de mes sens, quand je m'approchai de ma fenêtre. Mes yeux, par hasard, descendirent sur ma poitrine. Mon dolman était plein de longs cheveux de femme qui s'étaient enroulés aux boutons !<sup>27</sup> »

Ici, il n'y a aucun doute sur la présence réelle des cheveux. Il n'y a aucun verbe de perception ou de sensation (i.e. paraître, sembler, etc.). On conclut donc que l'élément fantastique ne repose pas sur la véracité du témoignage de la rencontre. Son existence est irréfutable, comme l'explique Pierre-Georges Castex dans son résumé de l'intrigue de la nouvelle :

une femme surgit comme un fantôme dans une chambre d'un château abandonné où règne le souvenir d'une morte, supplie celui qui s'y est aventuré de le peigner et laisse enroulés aux boutons de son dolman, comme une preuve indiscutable de réalité, quelques-uns de ses longs cheveux.<sup>28</sup>

---

<sup>26</sup> *Ibid.* p. 170.

<sup>27</sup> *Ibid.* p. 170.

<sup>28</sup> Castex, p. 377.

Le fantastique, dans *Apparition*, est donc mis en place par l'impossibilité de trouver une explication évidente aux événements survenus. Le lecteur et le narrateur/personnage sont incapables de trancher entre un spectre ou une femme un peu étrange, puisque les éléments dont ils disposent sont inadéquats et contradictoires : la femme apparaît de nulle part, dans un château abandonné et verrouillé. Comment a-t-elle fait? D'un autre côté, elle emprunte une porte pour s'en aller. Un spectre, selon toute vraisemblance, n'aurait pas eu besoin de prendre cette voie et n'aurait certainement pas pris le temps de verrouiller la porte derrière lui. Cette porte était entrouverte lorsque le personnage est entré dans la chambre. On peut donc supposer que la femme était déjà présente dans la pièce, mais dans ce cas, pourquoi le personnage ne l'a-t-il pas remarqué avant?

Le questionnement ci-dessus montre justement la tension narrative, le bouleversement que subit le lecteur dans ce texte. Toutefois, contrairement à *La Vénus d'Ille*, le lecteur pourrait décider de trancher sur la nature des événements et mettrait fin au fantastique. En fait, trois choix s'offrent à lui, mais les deux premiers ne peuvent être faits avec assurance.

S'il adopte l'hypothèse de l'étrange, le lecteur attribuera la présence de la femme à une coïncidence bizarre et la sensation ressentie au contact des cheveux à une peur irrationnelle engendrée par l'anecdote de mort de son ami. La femme, clairement folle, errait dans le château et s'est enfuie par la suite. Le vieil ami, quant à lui, se sera suicidé de chagrin à la lecture des documents ramenés par le personnage principal et c'est ce qui expliquerait sa disparition suite à la réception des papiers. On voit que ce choix comporte des lacunes, puisqu'aucun des raisonnements ci-dessus n'est suggéré explicitement dans le texte.

S'il adopte l'hypothèse du surnaturel, le lecteur conclura que la femme était en fait le fantôme de l'amante de l'ami du personnage principal et qu'elle avait besoin de se faire peigner (?) pour pouvoir reposer en paix. Peut-être même qu'elle voulait se refaire une beauté, car elle savait qu'elle allait retrouver son amant bientôt. Peut-être que le vieil ami était lui-même un spectre et était déjà mort lorsqu'il a rencontré le marquis de la Tour-Samuel... Il avait besoin des lettres (d'amour, peut-être?) pour pouvoir passer dans l'autre monde tout comme la femme avait besoin d'être peignée. La disparation de l'ami, tout comme celle de la femme, s'expliquerait alors par leur passage dans l'au-delà. Cette avenue explicative comporte bien sûr de nombreuses failles.

Puisque le lecteur ne peut opter avec certitude pour l'un ou l'autre des deux premières hypothèses, il restera en état de questionnement, placé devant des faits irréconciliables. Le troisième choix, c'est-à-dire celui de ne pas trancher et de cesser de s'interroger, sera le meilleur. Comme nous l'expliquerons plus loin, opter pour l'hypothèse étrange ou l'hypothèse surnaturelle ne règle pas vraiment la question. Elles sont toutes deux offertes à l'esprit sans qu'il y ait une résolution vraiment satisfaisante.

Globalement, on voit que la narration, dans la littérature fantastique, doit se construire de manière à mettre en place un questionnement, un « peut être » (au sens de pouvoir exister) permanent chez le lecteur, les personnages et le narrateur lui-même.

Le narrateur, quant à lui, a une influence unique sur le contrat de lecture. Si, à mesure que le texte avance, le lecteur doit redéfinir les limites du vraisemblable d'un texte, le narrateur a donc menti et a influencé l'intrigue par sa seule présence et description des événements.

Nous allons voir que, dans *Ligeia*, l'ambiguïté se met en place par une narration qui utilise des procédés légèrement différents.

### **La remise en question du narrateur de *Ligeia***

Dans la nouvelle de Poe, on remarque d'emblée que la période de temps durant laquelle se sont déroulés les événements du récit est floue pour le narrateur. Il est incapable de dire exactement à quel moment de sa vie il a vécu avec Ligeia. Tout ce que l'on sait, au début du récit, c'est que le narrateur raconte son histoire bien longtemps après l'avoir vécue. Ce détail, pourtant anodin à la première lecture de texte, revêtira une importance capitale lors d'une relecture, alors que la fin du récit sera présente à l'esprit.

La nouvelle raconte l'histoire d'un homme éperdument amoureux d'une femme, Ligeia, qui finit par mourir. Tout au long du texte, la femme répète à plusieurs reprises que la volonté est plus forte que la mort et qu'elle finira par revenir. Elle en fait même le vœu juste avant de décéder. Après avoir pris une deuxième femme qu'il n'aime pas, le narrateur/personnage principal s'installe dans un endroit qui a toutes les apparences d'une chambre mortuaire. Fou de chagrin pour son amour perdu, il sombre peu à peu dans l'opium. Rowena, sa deuxième femme, finit par tomber malade et, un jour, jure entendre des bruits dans la chambre où elle et son époux se trouvent. Le narrateur, à ce moment, est drogué et croit voir une ombre dans la chambre, ainsi que des gouttes d'une substance inconnue versée dans le verre de vin de Rowena. Trois jours plus tard, celle-ci meurt. Le narrateur, à ses côtés alors qu'elle est dans son suaire, croit entendre des sanglots provenant de la défunte. Celle-ci, selon les dires du personnage principal/narrateur, alterne entre la vie et la mort au courant de la nuit suivant son décès. Chaque fois que le narrateur

se sent submergé par des souvenirs de Ligeia, il croit voir le cadavre remuer et revenir à la vie et chaque fois qu'il se lève et tâche de ranimer Rowena, le corps retombe inerte. Finalement, il a l'impression de voir une transformation dans le corps, qui se lève et enlève son suaire. Le narrateur croit alors apercevoir devant lui Ligeia.

Observons, comme nous l'avons fait avec *Apparition*, la sémantique mise en place dès les premières lignes :

Je ne **puis pas me rappeler**, sur mon âme, **comment, quand, ni même où** je fis pour la première fois connaissance avec Lady Ligeia. De **longues années se sont écoulées** depuis lors, et une grande souffrance a **affaibli ma mémoire**. [...] Cependant, **je crois** que je la rencontrai pour la première fois, et plusieurs fois depuis lors, dans une **vaste et antique ville délabrée** sur les bords du Rhin.<sup>29</sup>

Le narrateur, dès le début, appose une étiquette atemporelle à l'histoire qu'il s'apprête à raconter. Cette technique narrative est similaire à celle expliquée plus haut chez Gautier et Maupassant et permet d'instaurer le doute, comme nous l'avons dit, sur la véracité des souvenirs. Comme l'explique Jacques Finné, ce procédé est particulièrement courant en littérature fantastique :

La littérature fantastique est une littérature du passé. [...] Avec le seul temps du passé, tout narrateur triche, en littérature générale comme en littérature fantastique. Il ne doit pas laisser à son lecteur la possibilité de se rapprocher trop de lui. Or, pareil danger est déjà minimisé dans une narration au passé, puisque le champ perceptif du narrateur en ce qui concerne son propre déroulement narratif sera toujours supérieur à celui du lecteur.<sup>30</sup>

---

<sup>29</sup> Edgar Allan Poe, « Ligeia » dans *Histoires inquiétantes* (traduit par Charles Baudelaire), Paris, L'Herne, 2001, pp. 31-32. (C'est moi qui souligne.)

<sup>30</sup> Finné, p. 124.



S'il est vrai que le champ perceptif du narrateur est supérieur à celui du lecteur, ajoutons toutefois que, comme nous l'avons démontré plus haut, l'intrigue évoquée, en littérature fantastique, est ici déjà placée sous le signe d'une érosion du souvenir.

Dans cette nouvelle de Poe, le récit de l'histoire de Ligeia est fait avec un ton presque légendaire ou mythologique. Ce procédé, loin de diminuer l'atmosphère fantastique du récit, l'accroît au contraire, puisque la narration s'inscrit dans une temporalité autre que celle que veut le réalisme.

De plus, le personnage de Ligeia, avec la description qu'en fait le narrateur/personnage, se retrouve pratiquement divinisé. Or, le narrateur insiste sur la précision de ses traits dans son souvenir, précision qui manquait à la description du cadre temporel. Quelques extraits suffisent pour montrer l'aura à la fois surhumaine, divine et fantomatique dont le personnage principal entoure Ligeia :

J'essayerais en vain de dépeindre la majesté, l'aisance tranquille de sa démarche et l'incompréhensible légèreté, l'élasticité de son pas ; elle venait et s'en allait comme une ombre. [...] Quand à la beauté de sa figure, aucune femme ne l'a jamais égalée. C'était l'éclat d'un rêve d'opium, une vision aérienne et ravissante, plus étrangement céleste que les rêveries qui voltigeaient dans les âmes assoupies des filles de Délos. [...] J'analysais la forme du menton et, là aussi, je trouvais [...] la plénitude et la spiritualité grecques, ce contour que le dieu Apollon ne révéla qu'en rêve à Cléomènes.<sup>31</sup>

Ce rapprochement de Ligeia avec une figure de la mythologie grecque renforce l'atmosphère atemporelle qui se met en place dans le texte. Rappelons que cette élévation du personnage de Ligeia à l'état de divinité est essentielle pour que l'atmosphère fantastique surgisse. En effet, elle oblige le lecteur à se poser la question : Ligeia a-t-elle vraiment vaincu la mort? Est-elle divine?

---

<sup>31</sup> Poe, *Ligeia*, p. 33-35.

Notons aussi que le caractère extraordinaire de Ligeia ne se limite pas à son apparence physique, mais s'applique aussi à son érudition démesurée.

Finalement, le fantastique, dont nous avons déjà évoqué la double nature (attirante et effrayante), se manifeste à travers les yeux de Ligeia. En effet, ces yeux, pour le personnage, évoquent un double sentiment. Ils «[le] ravissaient et [l]'effrayaient en même temps.<sup>32</sup> » Ce sera d'ailleurs par les yeux qu'il reconnaîtra Ligeia dans le cadavre de Rowena, à la fin de l'histoire.

Au début de la nouvelle, le narrateur décrit donc dans les moindres détails les différents traits de sa première femme en accordant une attention particulière aux yeux de cette dernière. Ce qui se dégage du récit du veuf est que celui-ci n'éprouve pas que de l'amour envers Ligeia. Ses sentiments vont beaucoup plus loin. Il est complètement dévoué à celle-ci et se place lui-même dans un rapport hiérarchique avec elle. En un mot, il est complètement *obsédé* par elle. Cette obsession permettra, dans les dernières pages du récit, de remettre en question la véracité de la résurrection de Ligeia.

Remarquons que la nouvelle s'ouvre avec la citation même qui est reprise par Ligeia plusieurs fois au courant de la nouvelle et qui concerne la mort réelle d'une personne. Le décès ne surviendrait que par « l'infirmité de sa propre volonté ». L'atmosphère fantastique de *Ligeia* est intrinsèquement liée à l'interprétation de cette formule. Doit-on prendre cette affirmation au sens littéral ou au sens figuré lorsqu'elle sort de la bouche de Ligeia? Celle-ci meurt-elle en faisant une promesse de résurrection? Répondre à ces questions de façon péremptoire détruirait le fantastique dans cette nouvelle.

---

<sup>32</sup> *Ibid.* p. 39.

Le narrateur, dans *Ligeia*, installe l'atmosphère fantastique de manière à la rendre de plus en plus présente. En effet, au début, cette atmosphère est pratiquement inexistante. À partir d'un certain moment dans l'histoire, elle se déploie plus rapidement, nourrie par le dépérissement du personnage principal, qui sombre peu à peu dans l'opium et une apparente folie.

Au commencement de l'intrigue, donc, l'histoire semble plutôt être une plainte devant la perte d'un immense amour. Cet effet perdure plusieurs pages après la mort de Ligeia. Celle-ci, avant de rendre son dernier souffle, reprend mot pour mot la citation placée en début de texte :

Et, comme elle soupirait ses derniers soupirs, il s'y mêla sur ses lèvres comme un murmure indistinct. Je tendis l'oreille, et je reconnus de nouveau la conclusion du passage de Glanvill : l'homme ne cède aux anges et ne se rend entièrement à la mort que par l'infirmité de sa propre volonté.<sup>33</sup>

C'est à partir du moment où le veuf déménage et prend une deuxième femme que le fantastique commence à s'installer de plus en plus rapidement dans le récit. Quand le personnage/narrateur s'établit dans l'abbaye, on pourrait dire que le récit bascule dans l'étrange. Roger Bozzetto décrit bien la chambre bizarre dans laquelle s'installe le personnage principal :

Il fait restaurer une ancienne abbaye et décore d'une façon « étrange » la chambre nuptiale, où il convolera en justes noces avec Rowena. Il s'agit d'une pièce pentagonale, la lampe a « une forme d'encensoir » ; le lit « d'ébène massif » est surmonté « d'un baldaquin qui avait l'air d'un drap mortuaire » ; chaque angle de la chambre contient un « sarcophage de granit noir venu des tombes des rois d'Égypte ». C'est là qu'après quelques mois, Rowena devient malade et peu à peu se laisse mourir.<sup>34</sup>

C'est dans ce lieu que l'atmosphère fantastique prendra toute son ampleur. Le personnage, fou de chagrin et d'amour pour sa première femme, sombre dans le désespoir et la folie. Le passage

---

<sup>33</sup> *Ibid.* p. 46.

<sup>34</sup> Roger Bozzetto, *Passages des fantastiques*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005, p. 126-127.

suivant est annonciateur de ce qui se passera à la fin de la nouvelle et met bien en lumière le dérangement mental qui tourmente le narrateur :

Dans l'enthousiasme de mes rêves opiacés, - car j'étais habituellement sous l'empire du poison, - je criais [le nom de Ligeia] à haute voix durant le silence de la nuit, et, le jour, dans les retraites ombreuses des vallées, comme si, par l'énergie sauvage, [...] je pouvais la ressusciter dans les sentiers de cette vie qu'elle avait abandonnée; pour toujours? était-ce vraiment possible?<sup>35</sup>

Les interrogations sur la mort « permanente » de Ligeia sont révélatrices du doute qu'entretient le veuf face à l'impossibilité du retour de sa bien-aimée. Notons au passage que, comme c'était le cas dans *la Vénus d'Ille*, les événements qui feraient basculer le récit dans le surnaturel sont évoqués par des personnages dont la crédibilité est douteuse.

Premièrement, Rowena, gravement malade, parle « dans l'inquiétude d'un demi-sommeil [...] de sons et de mouvements qui se produisaient ça et là dans la chambre de la tour »<sup>36</sup>. Elle décrit ces événements de manière répétitive et insistante. Juste avant de mourir, elle réitérera avec force cette idée que quelque chose d'invisible rôde dans la chambre.

En second lieu, le narrateur se mettra lui-même à entendre les sons auxquels Rowena faisait référence, mais ce sera sous l'effet d'une lourde dose d'opium, ce qui rend ses perceptions peu fiables. Le personnage introduit un doute quant à sa crédibilité. Son intoxication rend l'acceptation passive des événements impossible pour le lecteur et c'est à ce moment précis, durant l'agonie de Rowena et l'altération psychique avancée du veuf, que l'atmosphère fantastique envahit totalement la nouvelle *Ligeia*. Relevons les passages où l'on peut voir comment l'atmosphère fantastique s'installe tout à fait :

---

<sup>35</sup> Poe, *Ligeia*, p. 52.

<sup>36</sup> *Ibid.* p. 52.

J'avais senti que quelque chose de palpable, quoique invisible, avait frôlé légèrement ma personne, et je vis sur la tapis d'or, au centre même du riche rayonnement projeté par l'encensoir, une ombre, - une ombre faible, indéfinie, d'un aspect angélique, - telle qu'on peut se figurer l'ombre d'une Ombre. Mais, comme j'étais en proie à une dose exagérée d'opium, je ne fis que peu d'attention à ces choses, et je n'en parlai point à Rowena.<sup>37</sup>

Puis, plus loin, tout juste avant que Rowena ingurgite le vin (empoisonné?) :

Ce fut alors que j'entendis distinctement un léger bruit de pas sur le tapis et près du lit; et, une seconde après, comme Rowena allait porter le vin à ses lèvres, je vis, - je puis l'avoir rêvé, - je vis tomber dans le verre [...] trois ou quatre grosses gouttes d'un fluide brillant et couleur de rubis. Si je le vis, - Rowena ne le vit pas.<sup>38</sup>

Finalement, tout juste après la mort de Rowena, survenue trois jours seulement après l'absorption du vin, alors que le veuf est assis non loin d'elle :

D'étranges visions, engendrées par l'opium, voltigeaient autour de moi comme des ombres. Je promenais un œil inquiet sur les sarcophages, dans les coins de la chambre [...] Mes yeux tombèrent alors [...] sur le même point du cercle lumineux, là où j'avais vu les traces légères d'une ombre. Mais elle n'y était plus; [...] Alors, je sentis fondre sur moi mille souvenirs de Ligeia [...].<sup>39</sup>

Quelques remarques sont à faire. Il est étrange d'abord de constater l'écart entre les sens des deux personnages. Lorsque Rowena croit entendre des bruits et percevoir des mouvements, le narrateur ne remarque rien. D'un autre côté, quand le narrateur lui-même est le jouet d'une hallucination (due à l'opium, selon ses dires), Rowena ne semble pas en être consciente. L'écart entre les perceptions aide à installer l'atmosphère fantastique et crée une impossibilité pour le

---

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 54-55.

<sup>38</sup> *Ibid.* p. 55.

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 56.

lecteur et le narrateur/personnage principal de savoir la vérité quant à ce qui se passe réellement dans la chambre.

Ce dernier, même s'il n'utilise pas des expressions de perception, à l'exception du « je puis l'avoir rêvé », remet constamment en question ce qu'il décrit, attribuant ses visions et ses sensations à l'opium. Puisque la vision du narrateur est altérée par la drogue, il survient encore une fois une rupture dans le contrat de lecture où le narrateur devrait être fiable pour le lecteur.

En second lieu, l'obscurité presque totale de l'endroit, comme celle évoquée plus haut dans *La Vénus d'Ille*, amène l'ambiguïté, l'indécidabilité à son comble et est un moteur puissant du texte fantastique. En effet, les sens du narrateur dans une telle obscurité peuvent perdre de leur acuité. On retrouve ce recours aux ténèbres non seulement dans *Ligeia*, mais dans la littérature fantastique en général, puisque l'obscurité rend difficile un compte-rendu fiable et que ce type de littérature exploite justement cette difficulté.

Finalement, le déroulement des événements jette le lecteur dans la plus grande incompréhension. Pourquoi, immédiatement après avoir affirmé que l'ombre qu'il avait aperçue a disparu, le narrateur se retrouve submergé par des souvenirs de Ligeia? Pourquoi, à ce moment, avec une synchronisation presque parfaite, le corps de Rowena reprend des couleurs, semble revenir à la vie?

Coïncidence? Peut-être, mais force est de constater que, par la suite, chaque fois que le narrateur recentre ses pensées sur Ligeia, le corps de Rowena s'agite, semble revenir à la vie et chaque fois qu'il reporte son attention sur la chambre, éloignant du fait même ses pensées (et sa narration!) de Ligeia, le corps retombe inerte, sans vie? Des extraits du passage où le corps de Rowena semble alterner entre la vie et la mort aideront à illustrer ce double état :

Je retombai en frissonnant sur le lit de repos d'où j'avais été arraché si soudainement, et je m'abandonnai de nouveau à mes rêves, à mes contemplations passionnées de Ligeia. Une heure s'écoula ainsi, quand – était-ce, grand Dieu! possible? – j'eus de nouveau la perception d'un bruit vague qui partait de la région du lit. J'écoutai, au comble de l'horreur [...] La stupéfaction lutta alors dans mon esprit avec la profonde terreur qui jusque-là l'avait dominé. [...] Ma femme vivait; et, avec un redoublement d'ardeur, je me mis en devoir de la ressusciter. [...] Mais ce fut en vain. Soudainement, [...] l'expression de mort revint aux lèvres [...] Et puis je retombai dans mes rêves de Ligeia, - et de nouveau – [...] – de *nouveau* un sanglot étouffé vint à mon oreille de la région du lit d'ébène.<sup>40</sup>

Est-ce une pure coïncidence que les soubresauts du corps de Rowena (dont la mort n'est jamais explicitée; le narrateur dit seulement qu'on la prépare pour la tombe) surviennent toujours aux moments où le narrateur/personnage pense à Ligeia? D'ailleurs, quand le veuf mentionne que sa femme vit et qu'il se met en devoir de la ressusciter, à qui fait-il vraiment référence? À Ligeia ou Rowena?

Le narrateur affirme ensuite que ce « drame de résurrection » s'est répété un nombre incalculable de fois durant la nuit. Il souligne ici l'inéluctable lien entre les événements. Les pensées du narrateur ont-elles eu une incidence sur l'intrigue? Il deviendrait alors une entité influente sur le récit. On ne saura toutefois pas ce qu'il en est de cette possible influence. Quand le cadavre se lève, le narrateur se sent à nouveau submergé par ce qu'il décrit comme « une foule de pensées inexprimables, causées par l'air, la stature, l'allure du fantôme.<sup>41</sup>»

On est porté à croire que ces pensées sont des images de Ligeia, même si elle n'est pas nommée explicitement. De plus, à partir de ce moment, le narrateur désigne ce qui se dresse devant lui comme un « fantôme », comme une « apparition », comme si cette entité n'était pas présente auparavant. Ce possible changement d'identité (dont on ne peut pas être sûr), le

---

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 58-60.

<sup>41</sup> *Ibid.* p. 62.

narrateur le pousse à son comble en perdant la certitude de ce qui se dresse devant lui. Il questionne ouvertement ses propres observations :

Était-ce bien la *vivante* Rowena que j'avais en face de moi? *Cela* pouvait-il être vraiment Rowena? [...] Pourquoi, oui, pourquoi en doutais-je? [...] Et les joues? [...] – oui, ce pouvait être les belles joues de la vivante lady de Tremaine. [...] Mais, *avait-elle donc grandi depuis sa maladie?* Quel inexprimable délire s'empara de moi à cette idée!<sup>42</sup>

Ce « ce pouvait être » résume, à la manière du « j'en vins presque à croire » de Todorov, l'essence du fantastique et c'est à ce moment que celui-ci atteint son paroxysme dans *Ligeia*.

Dans les dernières lignes de la nouvelle, la transformation est complète, la résurrection, achevée. C'est par les yeux de ce qui se dresse devant lui que le personnage/narrateur assure la finalité de la métamorphose. Les yeux qui l'avaient tant captivé, à qui il avait accordé autant d'importance et qu'il avait décrit avec autant de précision, reviennent à la fin le hanter, tout comme ils reviennent hanter le lecteur...

Dans *Ligeia*, comme c'était le cas dans *Apparition*, trois avenues d'interprétation sont possibles, mais seulement une, celle qui maintient l'hésitation, peut être choisie avec assurance.

En effet, le lecteur peut décider de penser que l'événement n'est que l'enlissement dans la folie d'un personnage saisi d'un chagrin inconsolable à la mort de sa femme. Le narrateur/personnage est alors gravement atteint mentalement et, par une espèce de fantasme maladif, hallucine la résurrection de sa femme. Par ailleurs, quand le narrateur commence son histoire, dans un temps ultérieur à l'intrigue qu'il s'apprête à raconter, il ne fait aucune mention

---

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 62.



de Ligeia au présent. Si vraiment Ligeia est revenue d'entre les morts, où est-elle au moment où le récit s'amorce? Qu'est-elle devenue?

D'un autre côté, on pourrait croire que Ligeia est ressuscitée et a pris possession du corps de Rowena en s'appuyant sur la citation de Glanvill, placée en exergue et répétée à multiples reprises par la femme avant de mourir. On ajoutera également que la vision des gouttes versées dans le vin (par l'esprit de Ligeia?) ont réellement causé la mort de Rowena, que les multiples réminiscences du narrateur/personnage, synchronisées avec la réanimation du corps sont le signe du retour progressif de la défunte Ligeia. On bascule alors dans un univers surnaturel.

Ce qui se dégage de ces deux hypothèses, c'est que toutes deux nécessitent une attention sélective, un processus cognitif et une exclusion volontaire des éléments qui ne cadrent pas avec celle qu'on adopte. En ce sens, la troisième hypothèse, l'hypothèse fantastique, ambiguë, serait la plus complète.

Ce constat fait apparaître un paradoxe du fantastique. Nous avons dit à maintes reprises que le fantastique ne dure que le temps de l'hésitation, de l'incertitude à adopter un cadre précis, surnaturel ou étrange. Pourtant, lorsqu'un lecteur conclut qu'il ne peut pas conclure, il apaise lui-même la tension qu'il s'est créée en acceptant que la véritable réponse dépasse son entendement.

## Conclusion

Le paradoxe évoqué plus haut est essentiel dans la compréhension de ce qu'est intrinsèquement l'atmosphère créée par le fantastique. Le fait que le lecteur ne puisse pas émettre de conclusion sur l'emplacement des limites d'une diégèse donne justement à cette diégèse son caractère fantastique.

Pourtant, cette possibilité n'est pas inhérente à tous les textes. Il faut qu'un texte recèle des éléments contradictoires, à la manière des trois nouvelles analysées. Il faut qu'il évoque la *possibilité* d'éléments latents. Comme nous l'avons mentionné, le narrateur fantastique (souvent un personnage) doit mettre en place la possibilité d'indétermination. Denis Mellier explique l'importance de cette indétermination de la manière suivante :

L'indétermination [...] s'attaque à la possibilité de construire un jeu d'hypothèses qui ne soit pas en lui-même soumis au doute. [...] [Elle] se fonde sur l'impossibilité née du texte lui-même de parvenir de manière convaincante à un jeu de significations plurielles dans lequel le sens du texte serait malgré tout assuré. Tous les jeux d'hypothèses se discréditent immédiatement dans leurs contacts réciproques.<sup>43</sup>

Lorsque le narrateur réussit vraiment à mettre en place une atmosphère fantastique, le classement du récit dans l'étrange ou le surnaturel ne résout pas la tension chez le lecteur, elle l'amplifie. On peut décider de classer *Apparition* et *Ligeia* comme des histoires étranges ou surnaturelles, mais, comme l'explique Mellier, les deux hypothèses opposées « se discréditent dans leurs contacts réciproques », ce qui fait qu'aucune des deux n'apaise réellement la tension.

---

<sup>43</sup> Denis Mellier, *L'écriture de l'excès : Fiction fantastique et poétique de la terreur*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 121.

Rappelons que le but de cette étude était de montrer les procédés utilisés dans la narration de trois nouvelles considérées comme fantastiques, d'expliquer comment ces techniques mettaient en place dans les textes une atmosphère liée au récit fantastique, qui peut être observée dans tout texte *intrinsèquement* fantastique, mais ne peut pas l'être dans un texte qui apporte une conclusion étrange ou surnaturelle, plausible ou probable.

Pour que l'atmosphère fantastique demeure jusqu'au bout, l'une des deux situations suivantes doit être en place. Soit le lecteur ne doit pas pouvoir conclure sur le cadre du texte qu'il lit (comme dans *La Vénus d'Ille*), soit, à l'instar d'*Apparition* et de *Ligeia*, le choix de ne pas conclure doit être celui qui s'impose à lui comme le meilleur, même si les avenues étrange et surnaturelle sont possibles.

Si, dans un texte donné, l'explication rationnelle ou surnaturelle semble la plus crédible à la fin de la lecture, alors le texte n'est pas intrinsèquement fantastique, il ne l'est qu'accidentellement, que temporairement, jusqu'au moment où il lèvera l'ambiguïté de son intrigue.

Dans un texte intrinsèquement fantastique, la crédibilité même du narrateur est remise en question, comme nous l'avons démontré à plusieurs reprises. La tension du fantastique, que décrivait Todorov, existe *dans* le narrateur. C'est lui qui remet en question la véracité de ses propres dires, qui est incapable d'établir un contrat de lecture clair et qui peut même se contredire lui-même. En ce sens, le narrateur fantastique est en soi une tension, un accord musical non résolu, et construit une identité trouble. Il ressent sa propre inadéquation au rôle traditionnel de narrateur.

C'est ici que le lecteur se démarque nettement des deux autres instances (narrateur et personnage), même si ces trois figures ont été rapprochées tout au long de ce texte. Le lecteur, dans le texte fantastique, est à l'aise dans son incapacité à réellement trancher quant à la nature du récit, au contraire du narrateur et du personnage principal. Jacques Finné fait une remarque importante, mais incomplète, sur le lecteur du fantastique :

je ne connais aucun autre genre littéraire qui dépende à ce point de l'intellect du lecteur – dépendance qui, parfois, peut mener à un conflit entre auteur et lecteur. Cet assujettissement me semble une des très grandes caractéristiques du genre. [...] [la catégorisation d'un texte dépend] de l'intellect du lecteur. Si je crois aux fantômes, un récit de revenants me semblera réaliste, mais restera épouvantable. [...] un récit de fantômes, pour qui y croit, est un récit d'horreur et non de terreur.<sup>44</sup>

Cette affirmation est en continuité avec ce que nous avons affirmé en début de texte. L'exemple du récit évoquant la possibilité de la présence d'un extraterrestre, sans toutefois que cet extraterrestre soit explicitement nommé, est probant. Ce récit, à cheval entre deux genres, l'étrange et la science-fiction, serait donc fantastique.

L'atmosphère fantastique est dynamique. Elle est ni fixe ni entièrement catégorisable, à l'instar de la littérature qu'elle engendre. Elle se glisse sournoisement dans un texte. Elle est elle-même un « peut être » indéfinissable. Comme le dit Finné, un texte aura une atmosphère fantastique pour un lecteur A, mais non pour un lecteur B. Toutefois, l'ajout à faire pour compléter cette remarque est que *l'indécidabilité de la véracité d'un élément du récit* (par exemple un fantôme) *est en soi un élément de tout texte intrinsèquement fantastique.*

Avec les trois exemples étudiés ici, on conclura que l'atmosphère fantastique d'un récit repose avant tout dans l'unicité et le rôle actif du narrateur, qui ne se contente pas d'être un

---

<sup>44</sup> Finné, p. 119.

observateur passif des événements, mais qui peut potentiellement avoir une influence sur l'essence même de l'intrigue par les procédés expliqués dans cette analyse. C'est donc la spécificité de son narrateur, sans doute, qui distingue un texte fantastique d'un texte non-fantastique, qui cache la différence inhérente entre ces deux types de récits.

En tous les cas, si l'on en doute, l'on en vient toutefois presque à le croire...

## Bibliographie

### Textes fantastiques :

GAUTIER, Théophile. « La Morte amoureuse » in *Romans, contes et nouvelles I*, Paris, Gallimard, coll. : « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, pp. 525-552.

MAUPASSANT, Guy de. « Apparition » in *Contes cruels et fantastiques*, Paris, La Pochothèque, 2004, pp. 161-171.

MÉRIMÉE, Prosper. *La Vénus d'Ille*. Paris, Classiques Larousse, 1997, 135 p.

POE, Edgar Allan. « Le Chat noir » dans *Nouvelles Histoires extraordinaires* (traduit par Charles Baudelaire), Paris, Éditions Gallimard, coll. : « Folio », 1985, pp. 58-70.

POE, Edgar Allan. « Ligeia » dans *Histoires inquiétantes* (traduit par Charles Baudelaire), Paris, L'Herne, 2001, pp. 31-63.

### Ouvrages théoriques sur le fantastique et les textes étudiés :

BOZZETTO, Roger. *Le Fantastique dans tous ses états*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, coll. : « Regards sur le fantastique », 2001, 247 p.

BOZZETO, Roger. *Passages des fantastiques : Des imaginaires à l'inimaginable*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, coll. : « Regards sur le fantastique », 2005, 258 p.

CASTEX, Pierre-Georges. *Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*. Paris, Librairie José Corti, 1962, 466 p.

FINNÉ, Jacques. *La Littérature fantastique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980, 216 p.

MELLIER, Denis. *L'Écriture de l'excès : Fiction fantastique et poétique de la terreur*, Paris, Honoré Champion éditeur, 1999, 479 p.

TODOROV, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris, Éditions du Seuil, coll. : « Poétique », 1970, 188 p.

VAX, Louis. *La Séduction de l'étrange*. Paris, Presses Universitaires de France, 1987, 313 p.

